

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16ME ANNÉE, No 806.—SAMEDI, 14 OCTOBRE 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



1. Echevin Brunet, Président—2. Robert Bickerdike, Vice-Président—3. E. Sénécal, Directeur—4. G. Chapleau, Directeur—E. D. Porcheron, Directeur

LE BUREAU DE DIRECTION DE LA CIE DE CHEMIN DE FER DE COLONISATION "MONTFORT ET GATINEAU"

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 14 OCTOBRE 1899

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nos gravures.—Poésie : Adieux à l'été, par Myosotis.—Une belle œuvre de colonisation, par Amédée Denault.—Légende : Les cloches de Limerick.—Poésie : L'enfant et notre histoire (sous les murs de Québec), par Emery Desroches.—Les pleurs de l'exilé, par Jules Fournier.—Rêverie, par Mariette.—Récit de voyage, par M. Foa.—M. Louis Herbette.—Théâtres.—Choses et autres.—Feuilletons canadiens : Le chevalier Henry de Tonty ou Main de Fer, par Régis Roy.—L'oiseau du désert, par Elie Berthet.

GRAVURES.—Portraits : MM. l'échevin Brunet, R. Bickerdike, E. Sénécal, G. Chapleau et E. D. Porcheron, directeurs du chemin de fer Montfort et Gatineau.—La guerre au Transvaal : Artillerie transvaalienne ; Boers en armes ; Les volontaires ; Troupe de Boers en marche.—La chasse au sanglier.—Portrait du président Kruger.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Je vais vous parler de l'Affaire.

C'est un peu tard, dira-t-on, mais je ne suis pas du tout de cet avis, et je crois, au contraire, que c'est le vrai moment d'en parler, maintenant qu'elle est finie et que l'on peut mieux la juger d'une manière juste, saine et sans préjugé.

Résumons les faits :

En 1894, après avoir constaté au bureau des renseignements du ministère de la guerre, à Paris, que des documents de la plus haute importance disparaissaient et qu'ils étaient communiqués à une puissance étrangère, on résolut de faire une enquête secrète afin de découvrir le coupable, le traître.

Après plusieurs mois de surveillance, les soupçons se portèrent sur un des officiers, employé du bureau des renseignements, le capitaine d'artillerie Alfred Dreyfus.

Cet officier, fort intelligent et très instruit, avait déjà, depuis plusieurs années, donné prise à de singulières conjectures. Dreyfus demandait beaucoup de renseignements sur des matières qui n'étaient pas de son domaine ; il aimait à questionner ses chefs sur des

sujets qui doivent être tenus secrets, comme par exemple : le mécanisme de tel ou tel engin de guerre nouvellement inventé ; le plan de mobilisation de l'armée en cas de guerre, etc., etc. De plus, Dreyfus, qui parle parfaitement l'allemand, avait été surpris plusieurs fois donnant un peu trop d'explications à des officiers prussiens, de passage dans les villes où il tenait garnison, et qui visitaient les quartiers d'artillerie.

Le capitaine Dreyfus faisait aussi, parfois, d'étranges réflexions, comme celle-ci : "L'Alsace est bien plus heureuse sous le régime allemand qu'elle ne l'était sous la domination française," paroles qui lui attirèrent de vifs reproches de son colonel, à qui elles avaient été rapportées.

Du reste, la famille à laquelle il appartenait ne pouvait guère lui avoir inculqué un amour bien profond pour la France. Dreyfus, quoique né en Alsace, n'est pas fils d'Alsaciens, comme beaucoup de personnes le croient. Son père, un Bavaois, est venu s'établir à Mulhouse avant 1870, et quand la cession de l'Alsace fut un fait accompli, il n'eut pas à faire d'option de nationalité. Il était et resta ce qu'il était, Allemand. Ses fils n'étaient pas dans le même cas ; étant nés en Alsace avant la guerre, sous le régime français, ils pouvaient à leur majorité opter pour une nationalité ou une autre, ils avaient le droit d'être Allemands ou Français. Tous, sauf un, préférèrent être Allemands.

L'exception fut Alfred Dreyfus, qui opta pour la nationalité française, et dont le nom devait devenir si tristement célèbre.

** Dreyfus, après avoir fait de bonnes études, fut admis à l'école polytechnique.—la première école militaire du monde—en sortit avec un bon numéro et devint officier d'artillerie.

Dreyfus est Juif.

Et à ce propos, il est temps de rectifier une idée trop ancrée dans le cerveau de beaucoup de nos compatriotes, qui se figurent qu'un Juif ne peut pas être Français, ou qu'un Français ne peut pas être Juif.

—Pourquoi admettre un Juif dans l'armée, me disait dernièrement un étudiant en droit, est-ce qu'il n'y a pas assez de Français pour être soldats ?

Ce brave garçon pataugeait dans les marécages de l'erreur, comme disait un décadent du second empire.

Etre Juif, c'est appartenir simplement à la religion de Moïse, tout comme être catholique c'est avoir la religion de Jésus-Christ, mais cela ne constitue pas une nationalité.

Tout Français doit être soldat, à moins que sa constitution ne l'en empêche. Si un individu est bossu, boiteux, aveugle, paralysé, etc., il est évident qu'il peut rester chez lui, mais tous les citoyens bien constitués doivent à la patrie l'impôt du sang, quelle que soit leur croyance religieuse.

Il n'en a pas toujours été ainsi, et ce n'est qu'en 1791 que les Juifs ont obtenu, en France, les mêmes droits civils et politiques que les autres citoyens. Oui, c'est la France qui, la première de toutes les nations, leur a accordé les droits dont ils jouissent aujourd'hui.

L'Angleterre qui a la prétention de devancer les autres pays dans toutes les mesures de liberté, n'a imité la France que beaucoup plus tard, en 1834, si je ne me trompe.

Dreyfus pouvait et devait donc être soldat, comme tout autre Français.

** Si j'ai parlé de la religion de Dreyfus, ce n'est nullement avec une mauvaise intention, car j'ai connu beaucoup d'excellents Juifs, bien plus honnêtes que certains chrétiens que je sais être de profondes canailles.

Du reste, il ne s'agissait pas de ça, mais tout simplement de l'accusation de trahison qui a été portée contre cet officier en 1894.

Comme je le disais plus haut, on n'avait d'abord que des soupçons très graves, il est vrai, mais ne reposant pas sur des preuves concluantes, quand un événement tout à fait extraordinaire se produisit.

Ce n'est un secret pour personne que tous les pays d'Europe se surveillent, se guettent, s'espionnent et cherchent à surprendre les secrets les uns des autres, et c'est ainsi qu'un beau matin on s'aperçut, à l'ambassade d'Allemagne, à Paris, qu'une pièce très importante avait été volée la veille.

C'était l'original d'un bordereau ou mémoire de documents précieux concernant l'armée française, et qui avaient été livrés à l'Allemagne par un traître.

Ce bordereau portait en marge des notes que l'on a attribué à l'empereur d'Allemagne lui-même, et dans lesquelles on nommait Dreyfus en toutes lettres.

L'émoi fut grand à l'ambassade d'Allemagne, qui fit demander la remise du bordereau dans les vingt-quatre heures, sinon, c'était la guerre.

Le bordereau fut remis, bien entendu, mais le ministère français en avait pris et gardé une photographie.

En l'examinant bien on crut reconnaître l'écriture de Dreyfus, et c'est pour s'en assurer, que cet officier fut appelé au ministère de la guerre, où, à son arrivée, on lui dit d'écrire ce qu'on allait lui dicter. Dreyfus obéit ; le général lui dicta alors le contenu du bordereau. Il écrivit quelques lignes, mais bientôt, il devint très pâle, il jeta sa plume et dit qu'il ne pouvait plus écrire.

Il venait de s'apercevoir que ce qu'on lui dictait était la rédaction même du bordereau qu'il avait livré.

Il fut arrêté, passa en jugement, fut condamné à la prison perpétuelle et à la dégradation, puis envoyé à l'Île du Diable pour y subir sa peine.

** Comme le procès avait eu lieu à huis-clos, ainsi que cela se fait toujours, quand des secrets d'Etat sont en jeu, le public ne connut que les grandes lignes de la cause, mais il ne vint à personne l'idée de contester le jugement.

On savait que le traître avait été jugé par sept officiers, hommes d'honneur, bons soldats, patriotes et que s'il avait été condamné, c'est qu'il était bien coupable.

Trois ans et demi se passèrent ; on ne parlait guère que de loin en loin du bandit qui végétait à l'Île du Diable, prenant son vin, ses liqueurs à chaque repas, quand, tout à coup un mouvement se fit en faveur du traître.

Oh ! la chose avait été bien combinée d'avance et bien menée dans l'ombre.

On émit d'abord, sous forme presque anodine, un léger doute sur la culpabilité du forçat en se basant sur ce fait qu'il aurait dit après sa condamnation : " Dans trois ans, on reconnaîtra que je ne suis pas coupable."

Mais les trois ans étaient passés et comme rien, absolument rien de nouveau n'avait été découvert en faveur du condamné, les hommes du complot, les Dreyfusards, gens ennemis de l'armée, de l'ordre et de la République, mirent tout en œuvre pour persuader à quelques braves gens que l'ex-capitaine était innocent.

Il fallait un pavillon respectable pour couvrir la marchandise.

Les Dreyfusards réussirent, surtout avec l'aide des étrangers, Américains, Anglais, Allemands, Italiens, enfin toute la séquelle ennemie de la France.

Et puis on lança le cri de religion ; c'est parce que Dreyfus était Juif qu'on l'avait condamné ; on rappelait la sotte campagne entreprise, il y a douze ou quinze ans, par Drumond, contre les Juifs, campagne injuste, parce qu'elle généralisait trop, mais qui rapporta énormément d'argent à son auteur et causa beaucoup d'ennemis à la France.

Les Juifs étrangers s'en mêlèrent aussi, car en France ils sont peu nombreux, 100,000 au plus, tandis qu'il y en a 1,043,800 aux Etats-Unis d'après le dernier recensement ; plus de deux millions en Allemagne et environ cent mille en Angleterre. Tous offrirent leur aide quand on fit passer le chapeau.

S'ils n'avaient réussi qu'à faire du tort à Drumond, je ne les blâmerais pas trop, mais ils se firent les complices des ennemis de la France et ce fut là le crime qu'on a droit de leur reprocher, à eux qui auraient dû se souvenir de 1791.

C'est par la presse que le mal se fit, car, aussitôt l'affaire lancée, le monde assista à un spectacle sans précédent, celui d'une meute de journalistes enrégimentés diversant chaque jour dans leurs papiers des flots de lave et de boue contre la France.

Les Anglais, gens de peu d'imagination, se contentèrent de se copier les uns les autres, car ils savaient qu'ils ne pouvaient guère émouvoir le peuple qui voit souvent plus clair que les journaux de Londres qui appartiennent à une coterie, mais ne reflètent pas du tout l'opinion publique.

Les Allemands étaient dans leur rôle, puisque le crime de Dreyfus leur profitait, et cependant, ce sont encore eux qui ont montré ce qu'on pourrait appeler un peu de pudeur, si on avait le droit d'employer ce mot en parlant de Guillaume II.

Les Italiens, étant esclaves de l'Allemagne, devaient exécuter les ordres que Berlin leur donnait.

Quant aux Américains, qui ont été les plus violents, leur conduite est inexplicable, car ils n'auraient jamais dû oublier que c'est la France qui a brisé les fers qui les enchaînaient à l'Angleterre.

Une partie de la presse française fut aussi achetée—hélas !—et la campagne Dreyfusarde fut si bien menée, que beaucoup d'honnêtes gens disaient :

—Mais, enfin, s'il n'était pas coupable ?

Bref, la situation devint tellement grave, qu'arrivée à la période aiguë, le gouvernement français se décida à autoriser la révision du procès.

Jamais les choses ne se seraient passées ainsi en Allemagne ni en Angleterre.

Dernièrement, par exemple, un officier allemand a été arrêté exactement pour le même crime que celui commis par Dreyfus, et les journaux de Berlin ajoutaient, en annonçant la nouvelle, que le traître allait passer devant un conseil de guerre.

Huit jours plus tard on annonçait l'évasion du prisonnier, ce qui veut dire en prose qu'on l'a tout simplement supprimé.

** Dreyfus comparut donc de nouveau devant un conseil de guerre composé, cette fois,—on voulait évidemment lui accorder toutes les faveurs possibles—composé, dis-je, de six officiers d'artillerie, comme lui, et d'un colonel du génie et ceux qui ont été soldats savent l'esprit de corps qui existe dans ces corps.

Malgré tout, les preuves ont été accablantes encore pour le traître et il a été de nouveau condamné.

Les journaux étrangers nous ont rapporté les témoignages de la manière la plus fantaisiste et pour n'en citer qu'un des principaux, je prendrai celui du général Mercier, que j'ai lu d'abord dans les journaux anglais, puis *in extenso* dans un journal français.

C'est le jour et la nuit.

Et les correspondances d'Emily Crawford publiées par les journaux anglais et américains jusqu'à ce que cette même Miss Crawford ait télégraphié qu'elle ne connaissait rien de l'affaire Dreyfus, qu'elle n'était jamais allée à Rennes et qu'elle n'avait pas quitté Paris !

** —Mais, direz-vous, il n'y a eu que des preuves circonstanciées, personne ne l'a vu écrire le bordereau.

Parfaitement, mais il n'y a eu que des preuves circonstanciées dans l'affaire de Cordélia Viau et de Parslow, et tant qu'on ne prouvera pas d'une manière incontestable que Cordélia Viau est une sainte, une victime, et qu'elle mérite d'être canonisée, je garderai la conviction qu'elle était coupable.

C'est exactement la même chose pour Dreyfus.

Mais il ne faut pas l'oublier, Dreyfus a avoué son crime devant témoins.

Et à ce propos voici en quels termes très justes s'exprimait un journal de Paris, quelques jours avant le nouveau jugement qui a condamné le traître :

Supposez que l'affaire qui est soumise à la juridiction du conseil de guerre de Rennes soit celle d'un modeste officier sans relations et sans fortune. Supposez qu'un humble fils de paysan ou d'ouvrier fran-

çais, après avoir conquis par sa bravoure, par son mérite, l'épaulette de capitaine, eût été condamné pour trahison. Supposez enfin que des parents, des amis de l'infortuné aient réussi à jeter des doutes sur sa culpabilité, à obtenir la révision de son procès, à le placer pour la seconde fois en face de ses pairs, de ses juges.

Le nouveau tribunal a consacré de longues séances à rechercher, dans un esprit d'indépendance, d'impartialité absolues, si le condamné n'a pas été victime d'une erreur judiciaire. Il a pesé dans sa conscience, dans sa raison, les charges de l'accusation et les arguments de la défense. Il demeure impénétrable. Sur les graves visages des magistrats militaires, le public cherche vainement à lire, à deviner le sort réservé à l'accusé.

Mais voici que tout à coup un témoin d'une honnêteté parfaite et d'un incontestable désintéressement, ayant prêté serment devant Dieu et devant les hommes de dire toute la vérité, vient déclarer : " J'ai gardé le condamné jusqu'à l'heure de la parade d'exécution. Il m'a dit : " Le ministre sait que, si j'ai livré à l'Allemagne des documents, ils étaient sans importance et c'était pour m'en procurer de plus sérieux."

Restez dans l'hypothèse d'un procès ordinaire, d'une cause banale comme les conseils de guerre et les cours d'assises en jugent par milliers, d'une triste affaire n'intéressant qu'un pauvre diable privé d'appuis, et demandez-vous quel effet produirait cette révélation accablante. Comment les feuilles qui se sont données pour mission " de venger l'innocence opprimée " chercheraient-elles à atténuer la force accusatrice d'un pareil aveu ? Il est probable qu'elles renonceraient immédiatement au sauvetage du misérable condamné par l'imprudence, par l'affolement de ses lèvres. Et nous lirions sous la plume des Jaurès, des Clémenceaux, des Pressensac : " On ne lutte pas contre l'évidence. On ne s'acharne pas à nier la lumière. Le criminel a trahi et s'est trahi."

Mais à Rennes, dans la salle du Conseil de guerre où sont accourus tous les correspondants de la Triple, où l'étranger observe haineux et anxieux, où l'armée française a engagé une partie suprême contre d'irréconciliables adversaires, le criminel s'appelle Dreyfus. Autour du traître se sont coalisées toutes les forces actives de la trahison. Et l'accusé a pour patrons les plus puissants ennemis de la France.

Ecoutez alors ces stupéfiants dialogues : " Le prétendu aveu de Dreyfus a été mal entendu, mal compris, mal interprété.—J'ai très bien entendu, riposte le capitaine Lebrun-Renaud. J'ai parfaitement compris. Et je n'interprète pas, je dépose en fidèle témoin.

— " *Testis unus, testis nullus* " Un seul témoignage ne suffit pas.

— Mais le capitaine d'Attel a entendu, lui aussi, les paroles de Dreyfus.

— On ne recueille pas le témoignage des morts.

— Présents ! répondent successivement le capitaine Anthoine, le lieutenant-colonel Guérin, le commandant de Mitry, le contrôleur Peyrolles.—Lebrun-Renaud et d'Attel ont répété devant nous, le jour même de la dégradation, les aveux de Dreyfus.

Cependant, disent certains entêtés, Dreyfus a nié avoir fait ces aveux.

Parbleu ! Tout mauvais cas est niable, comme dit le proverbe, et il est bien rare de trouver un criminel qui avoue son crime, ainsi que le prouve une fois de plus l'anecdote suivante :

Un jour, le duc d'Orléans—non pas celui qui réclame le trône de France—non, son grand-père, visitait le bagne de Toulon.

On fit défiler tous les forçats devant lui et, à la question qu'il leur posa, s'ils étaient coupables du crime pour lequel ils avaient été condamnés, il répondaient négativement. Un seul avoua qu'il avait commis le faux dont il avait été accusé.

— Très bien, dit le prince, vous êtes donc vraiment criminel ?

— Oui.

— Et tous les autres sont innocents... Eh bien, mon garçon, vous allez sortir du bagne et être remis en liberté, car votre place n'est pas ici, où vous pourriez corrompre les honnêtes gens qui s'y trouvent.

** L'Affaire est donc finie. Le gouvernement français a gracié le condamné, ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux et j'espère que le ministère sera renversé à la prochaine réunion des chambres.

Depuis le procès, un autre mouvement s'est fait pour faire manquer l'Exposition de 1900.

Cela n'a pas pris. Sur deux mille exposants Anglais, onze se sont retirés. C'est tout.

Un individu des provinces maritimes, un nommé Longley, procureur-général, a crié de sa voix de fausset que le Canada ne devait pas figurer à l'exposition. On lui a ri au nez.

** Les journaux canadiens-français se sont généralement bien conduits dans cette affaire.

Le *Soleil*, seul a fait exception en servant de réceptacle à des dessins, caricatures, dépêches, nouvelles francophobes, et même à des articles de même acabit rédigés en assez mauvais français.

VIVE LA FRANCE !

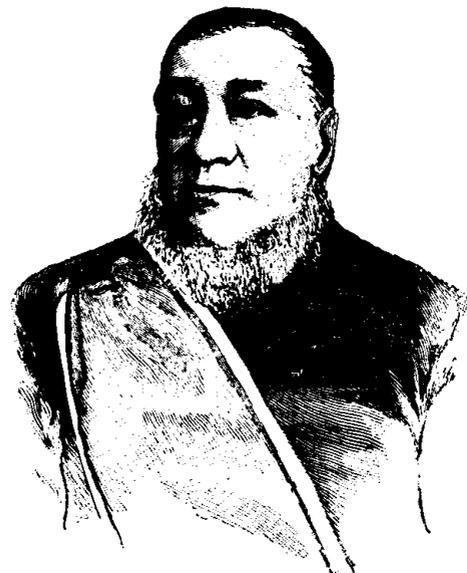
—

NOS GRAVURES

LA GUERRE AU TRANSVAAL

Nos lecteurs verront, par nos gravures de ce jour, ce que sont les pauvres Boers—ce qui signifie paysans ou, ici, habitants—obligés, par la mauvaise foi de l'Angleterre, d'être tous soldats.

Nous publions aussi un très bon portrait du président de la petite république du Transvaal, M. Paul Kruger.



LE PRÉSIDENT KRUGER

Nous formons des vœux bien sincères pour le succès de leurs armes, l'abaissement de leurs néfastes ennemis. Il serait remarquable, vraiment, et c'est notre souhait, de voir la petite pierre roulant de la montagne et venant émietter le colosse... aux pieds d'argile et de boue.

LA CHASSE AU SANGLIER

La chasse au sanglier—le sanglier est le cochon sauvage—est délicieux passe-temps des rois et des princes en Europe.

Ce divertissement ne laisse pas que d'être très dangereux, surtout quand on poursuit un vieux solitaire. Trop pressé ou légèrement blessé, le sanglier éventre tout ce qu'il rencontre. Il découd un homme, un cheval, d'un bout à l'autre, ses défenses atteignant jusqu'à neuf et dix centimètres (quatre pouces) ; d'un coup de son boutoir, il envoie, pantelants, expirants, deux ou trois des énormes chiens dressés spécialement à cette chasse ; il broie, d'un mouvement de mâchoires, le canon d'un fusil.

On le voit, il s'agit surtout, avec ce gibier, de n'avoir pas peur, et d'être sûr de son coup de fusil.

Le talent, le génie, rendent la vie brillante ; la vertu seule la fait bonne et utile.—MARGUERITE DURAND.

ADIEUX A L'ÉTÉ

Quelques jours encore et la brillante nature
De nouveau mise en deuil par le vent qui gémit
Quittera pour un temps sa gentille parure.
Tandis que les rayons si doux de l'astre ami
Quoique bien pâissants, demeureront encore
Comme un cher souvenir de beaux jours encolés,
Elle nous montrera les bosquets désolés,
La terre sans gazon ; et la note sonore
Des oiseaux si gentils, ne viendra plus gaiement
Inciter au plaisir... Revêtant lentement
Sa toilette de mort, elle ceint de tristesse
Nos cœurs tout assombrés ; et le vent qui caresse
Les feuilles qu'il ravit tout bas, nous fait songer
À ces affections qu'un destin mensonger
Fit naître sous nos pas dans une heure de flumme
Pour les ensevelir plus tard avec notre âme
Sous le linceul si froid d'oubli tissés de pleurs.
... Mais un jour renaitra le printemps et ses fleurs ;
Le soleil reviendra brisant sa léthargie
Ranimer de ses feux la nature endormie,
Il nous ramènera les oiseaux, les chansons
Et les joyeux ébats, et ses mille autres dons.

La mémoire du cœur, d'une sève nouvelle
Ainsi ranimera la fleur des doux espoirs :
Aurores de bonheur se lèveront pour elle
Après les sombres jours, tout pleins de pensers noirs.
Fleurs de la nature nées d'un baiser de Flore
Et fleurs du cœur qu'un doux sourire fait éclore,
Je vous redis donc aujourd'hui non pas : " Adieu !"
Mais : " Au revoir !"... Revoir ! est-il un plus doux vœu ?

MYOSOTIS.

UNE BELLE ŒUVRE DE COLONISATION

LE CHEMIN DE FER "MONTFORT ET GATINEAU"

Le MONDE ILLUSTRÉ a l'avantage de présenter aujourd'hui à ses lecteurs un groupe de patriotes ardents et dévoués. Il s'agit du bureau de direction, tel que constitué à la récente assemblée générale du 12 septembre dernier, de la compagnie du chemin de fer de colonisation "Montfort et Gatineau."

Cette compagnie a entrepris, il y a quelques années, de jeter une voie ferrée à cheval, pour ainsi dire, sur notre chaîne des Laurentides, et d'ouvrir un territoire superbe à la colonisation et à l'industrie, dans notre Nord-Ouest provincial, sur un parcours de cent vingt milles environ, depuis la jonction Montfort, sur le "Montréal et Occidental," jusqu'à un point sur le chemin de fer "Ottawa et Vallée de la Gatineau," assez vraisemblablement Graciefeld, sis à quelque soixante milles au nord-ouest de Hull et Ottawa. En dépit des difficultés très considérables d'une telle tentative, déjà une section de trente-trois milles est en opération ; sur une autre section de trente milles, on est à fixer le tracé et, dans cinq ou six ans, on peut l'espérer, cette artère vitale de notre vie nationale sera en plein fonctionnement.

Ceux qui auront eu l'idée de cette œuvre excellente, l'auront poursuivie sans découragement et menée à bonne fin, dans l'intérêt si bien compris du développement et de la prospérité de notre province, méritent bien d'être cités à l'ordre du jour avec le qualificatif honorable de patriotes.

Ce sont leurs représentants accrédités que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs, savoir : M. l'échevin Brunet, président de la commission de la voirie à Montréal, premier président de la compagnie à ses débuts, en 1890 et 1892, et de nouveau président actuellement depuis 1897 ; M. E. Sénécal, sr., chef de la maison d'imprimerie si bien connue, 2e président, de 1892 à 1897, et se disputant avec M. Brunet la palme du zèle en faveur de cette patriotique entreprise ; M. R. Bickerdike, M.P.P., vice-président de la banque Hochelaga, et vice-président de la compagnie depuis la dernière assemblée générale ; MM. Porcheron, de la maison Faucher, fils, industriel, et Chapleau, le premier, ancien vice-président, et tous deux zélés de l'entreprise depuis la première heure.

C'est de l'été dernier que M. Bickerdike, le député provincial de la division Saint-Antoine, de Montréal, est devenu directeur de la compagnie, en remplacement de M. Wilfrid Brunet, fils du président, M.

Brunet, fils, avait lui-même succédé à M. Froidevaux, entrepreneur-plombier, un autre des premiers parrains de l'œuvre—car c'est une œuvre nationale que celle-là—avec MM. Brunet, père, Sénécal, Chapleau et Porcheron.

Maintenant que nous connaissons ces pionniers de progrès, étudions un peu leur œuvre d'élite. La carte que nous donnons dans ce numéro établit la position géographique de l'importante ligne du "Montfort et Gatineau," du moins pour la partie construite, ligne pleine, et la section dont on établit présentement le parcours, ligne pointillée.

En voici une description sommaire, d'après un document s'y rapportant et que nous avons sous les yeux :

La région que traverse le chemin de fer "Montfort et Gatineau" est essentiellement propre à la culture, et il y a là place pour plusieurs paroisses.

Il divise en deux l'angle formé par le chemin de fer du Pacifique (Q. M. O. & O.) et le chemin de fer "Montréal et Occidental," Montréal-Nominingue, pour atteindre, à l'heure actuelle, en se dirigeant vers l'ouest, la riche région dont Arundel est le centre et où doit venir se concentrer le commerce des cantons Harrington, Ponsonby, Addington et Amherst.

Son point de départ est la jonction de Montfort, sur le "Montréal et Occidental," et il atteint bientôt St-Sauveur, une municipalité déjà florissante mais dont l'importance a sensiblement augmenté depuis que le chemin est en opération.

Il traverse ensuite les quatre premiers rangs du canton Morin, en partie habité, et dont la moitié est encore richement boisée ; il suit sur une certaine distance un cours d'eau appelé la rivière à Simon et passe assez près du lac des Cèdres.

Continuant vers l'ouest, il traverse les 1er et 2ème rangs du canton Howard, entièrement boisés, passe sur la rive occidentale du lac Chevreuil, puis entre dans le canton Wentworth, et il passe à l'Orphelinat agricole de Montfort, où sont recueillis les enfants abandonnés, pour y être instruits dans l'agriculture.

Après avoir parcouru une partie du canton Wentworth, en suivant le côté nord-ouest du lac St-François Xavier, il atteint le canton Montcalm, puis il poursuit sa course, en longeant les lacs des Seize-Iles, des Pins, Rond et Beaven.

Enfin, il atteint le canton Arundel, dans le comté d'Argenteuil, où il s'arrête, pour le moment, sur les bords de la rivière Rouge.

Toute cette région est parfaitement boisée et déjà l'on en retire une importante quantité de bois de commerce : merisier, érable, bois blanc, épinette, cèdre, et aussi du pin en certains endroits. Ce bois, disent les arpenteurs, est d'une grosseur et d'une longueur plus que suffisantes pour en rendre l'exploitation profitable.

De plus, on trouve, dans les environs du lac des Seize-Iles, des gisements importants d'amiante et de mica, la propriété de compagnies qui se préparent activement à en faire l'exploitation.

Parvenu à Arundel, le chemin est à deux pas du village de Huberdeau et de la ferme de l'orphelinat agricole de Montfort, séparée du siège principal de

l'œuvre par une distance de vingt milles, et où sont élevés près de deux cents enfants ; de plus, il se trouve au centre d'un pays très riche, très fertile, en grande partie colonisé, où quatre grandes paroisses : Arundel, Harrington, St-Remi d'Amherst et Ponsonby, lui fournissent déjà un trafic considérable.

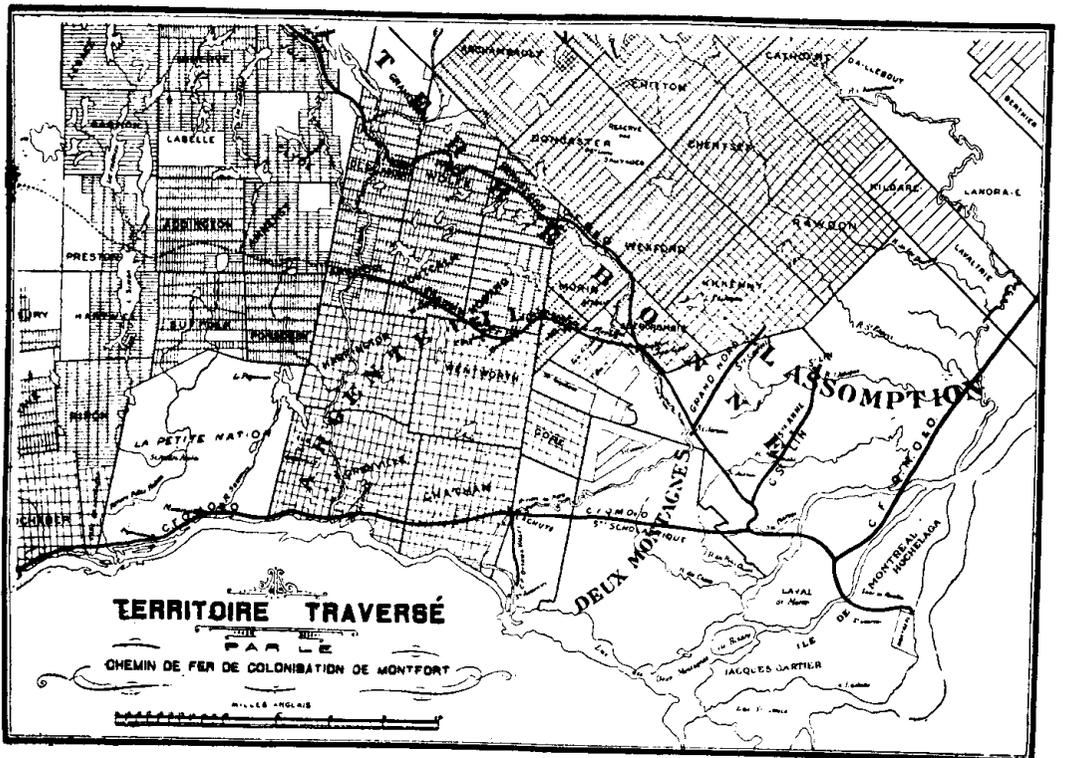
L'excellente qualité du sol de cette région que traverse la Rouge est connue depuis longtemps. Dès 1859, M. Bouchette écrivait dans son rapport des Terres de la Couronne : "Les vallées de la Rouge et de la Lièvre présentent une grande étendue de terres qui sont d'une qualité supérieure et ne sont surpassées par aucune autre du Haut ou du Bas Canada." C'est aussi l'expérience des colons, qui y ont trouvé une terre propre à toute sorte de grains, facile à égoutter, prête à être ensemencée de bonne heure au printemps, facile à engraisser et à cultiver. On y a vu des lots dont quelques arpents à peine étaient défrichés, se vendre \$500, \$800 et même \$1,000.

Toute la région que traverse le chemin de fer "Montfort et Gatineau," ainsi que celle dont le commerce vient se centraliser à Arundel, est sillonnée de cours d'eau, rivières et lacs. Les pouvoirs d'eau y sont abondants et nul doute qu'avec des communications faciles, l'on verra bientôt l'industrie se diriger vers cette région où elle trouvera en abondance les matières premières qui lui sont nécessaires.

Ainsi que nous venons de le voir, au rapport des arpenteurs, aussi bien que d'après l'expérience des colons et colonisateurs, la vallée de la Lièvre, et il faut ajouter aussi celle de la Gatineau, le disputent à la vallée de la Rouge pour l'excellence des terres arables. Déterminés à servir avant tout la grande cause de la colonisation, leur principal objectif, les directeurs du chemin de fer "Montfort et Gatineau" n'ont pas voulu mettre en oubli cette vérité. Leur charte primitive leur donnait le droit de construire une voie ferrée jusqu'au cœur du canton Arundel, sur la rive nord-est de la Rouge. A peine avaient-ils vaincu les obstacles énormes de cette construction, au prix des plus grands sacrifices, qu'ils demandèrent à l'État l'autorisation de continuer, sur un parcours trois fois plus considérable encore, leur lutte héroïque entre les embarras naturels de cette contrée et en faveur de la civilisation.

L'on n'osa pas repousser la requête de ces audacieux patriotes, et ils furent autorisés à aller accrocher leur tête de ligne au réseau du chemin de fer "Ottawa et Vallée de la Gatineau," comme ils en avaient déjà posé le pied, sans hésitation, sur le "Montréal et Occidental," ce long serpent d'acier qui, lui, enlace déjà les Laurentides en son étroite, plongeant tantôt sa tête dans le grand lac Nominingue cent vingt-cinq milles à l'ouest de Montréal, pour de là, rebondir au Témiscamingue, et même jusque dans la région des grands lacs.

Armée de cette nouvelle charte, la compagnie "Montfort et Gatineau" se met à l'œuvre pour pour



uivre ses travaux. Dès cet automne, les assises du pont sur la Rouge sont jetées, à l'endroit appelé le fer à cheval, près Huberdeau, et l'an prochain, une première structure d'acier—en attendant celle de l'Annonciation, que le "Montréal et Occidental" va bientôt jeter également sur la Rouge—permettra aux trains de chemin de fer d'enjamber enfin ce sauvage cours d'eau, qui les a jusqu'ici arrêtés à Labelle comme à Arundel.

Une fois la Rouge franchie, le "Montfort et Gatineau" va se relancer à travers les montagnes, finissant de traverser le canton Arundel, par la passe du lac La Loutre, touchant au village de Saint Rémi, en traversant Amherst, puis Addington, et enfin Preston, jusqu'à un point à peu près à la tête du lac Simon. C'est la nouvelle section dont le tracé est à s'établir, et dont la construction doit être entreprise incessamment. MM. les ingénieurs H.-L. Auclair et C. A. Prieur sont présentement à fixer le site du pont à Huberdeau, et ce nouveau parcours de trente milles, qui doit aboutir dans un pays très-boisé, riche en minerais, dit-on, et non loin du village de Hartwell, canton du même nom.

Restera une dernière section d'environ cinquante milles, à travers les cantons Preston, Bidwell, Wells, Bigelow, McGill, pour traverser la Lièvre au village de Notre-Dame du Laus, puis les cantons Blake et Northfield, traversant ensuite la Gatineau pour frapper Gracefield et le chemin de fer "Ottawa et Vallée de la Gatineau," en plein cœur du canton Wright. Cette dernière section se bâtera vite, quand, le premier tronçon de soixante-dix milles ayant été parachévé et mis en opération, on aura pu en apprécier les immenses résultats au point de vue colonisation et industrie.

* *

C'est en 1890 que les promoteurs du primitif chemin de fer de colonisation de Montfort, zélés convaincus et dévoués de la colonisation et de l'œuvre éminemment philanthropique des orphelinats agricoles de Montfort et Huberdeau, obtinrent leur première charte, dans les conditions que nous avons vues. Ayant à vaincre des difficultés sans nombre pour établir leur chemin, ils construisirent d'abord une voie étroite. Mais, peu après, remarquant les inconvénients et l'insuffisance de ce système, ce qu'était loin de pallier la construction un peu moins coûteuse, ils résolurent de tout refaire sur l'étalon ordinaire de largeur adopté par les voies ferrées. Ils s'adressèrent aux gouvernements de la province et de la Puissance, qui reconnurent sans peine leur entreprise d'utilité publique et leur votèrent, en conséquence, les subsides accoutumés. Ceci se passait en 1897. Dès le 1er août 1898, le chemin de fer était terminé, sur le type des voies larges, de Montfort à Arundel, distance de trente-trois milles, et livré à la circulation.

A présent, comme nous venons de le voir, on s'occupe de le prolonger sur une distance nouvelle de trente milles et plus.

Tel qu'il est aujourd'hui, le chemin de fer "Montfort et Gatineau" dessert les deux orphelinats de Montfort et Huberdeau, ce qui serait presque suffisant, vu les centres d'activité que deviennent ces maisons de formation rurale, pour les enfants abandonnés de nos grands centres, ce qui suffirait presque à affirmer l'utilité de la ligne. Mais, en outre, il met en communication avec Montréal et tout le pays un bon nombre de colonies très prospères, dans les cantons Morin, Howard, Wentworth, Montcalm, Arundel, Harrington, Ponsonby, Addington, Amherst ; les villages de Saint-Sauveur, Montfort, Huberdeau, Saint-Rémi, les hameaux de Val Morin, Brunet, Larose, Arundel, etc.. De plus, il est la seule voie d'écoulement pour les produits de neuf moulins à bois déjà en activité le long de la ligne, et lui fournissant, tout le long de la belle saison, un trafic rémunérateur, auquel elle suffit à peine.

Si l'on réfléchit qu'il se trouve encore des réserves de bois, en ces parages, pour des années ; que les scieries ne pourront que s'y multiplier et leur production augmenter de jour en jour ; que des mines, dont on ignore encore le nombre et la richesse, sont

peu à peu découvertes sur le parcours du chemin ; que la colonisation, encore dans l'enfance, va recevoir là une impulsion magnifique, du fait de la voie ferrée et de la proximité des orphelinats agricoles, et décupler en conséquence sa production et ses relations extérieures ; enfin, si l'on songe que le "Montfort et Gatineau" ne couvre jusqu'ici qu'un quart à peine de la sphère d'exploitation qu'il est appelé à commander, étant pour atteindre, avant longtemps, des régions encore supérieures peut-être, pour le bois, les mines et surtout la colonisation, l'on comprend sans peine l'avenir grandiose qui s'offre à cette entreprise.

* *

Ils seront peut-être toute une révélation pour un certain nombre, ces détails que je crois de mon devoir de fournir sur une entreprise nationale dont l'importance a jusqu'ici échappé à la masse de nos compatriotes. Puisse mon faible concours aider à attirer vers cette entreprise les actives sympathies qu'elle mérite !

Mais la révélation véritable que je me blâmerais moi-même de ne pas faire avant que de clore ces notes, c'est que, pour les amateurs de sport et les touristes, en quête des distractions, exercices et plaisirs que peut fournir la grande et belle nature des bois, des lacs et des montagnes, il n'y a pas de pays de cocagne, dans un rayon d'une soixantaine de milles de Montréal, comparable à la région que traverse, même présentement, ou que dessert le "Montfort et Gatineau." Sans rien dire du parcours très pittoresque de ce serpent, qui s'accroche au flanc des montagnes, quand il ne franchit pas leur crête, plonge au fond des vallées, s'allonge paresseusement sur la berge des lacs, saute les ruisseaux jaseurs et nargue, à toute vapeur, les précipices affreux, en effleurant leurs bords vertigineux, rien de moins connu que les bois giboyeux, les lacs pleins de beaux poissons, les sites admirables auxquels le "Montfort et Gatineau" conduit les rares initiés. Les beaux lacs des Seize Iles, Rond, Beaven, des Ecorces, la Loutre, des Loups, dans les cantons Montcalm, Arundel et Ponsonby, les grands bois, aux très bons chemins, d'Arundel, Ponsonby, Amherst, abondent en gibiers de poil et de plume, ou en poissons frétilants. Mais je m'arrête ici de l'indiscrétion, afin de ne pas livrer à la dévastation des amateurs ou des professionnels, hélas ! ces régions d'abondance.

Avis aux futurs excursionnistes sur le "Montfort et Gatineau" de ne se point laisser désarçonner s'ils entendaient, d'aventure, appeler lac *Bareux* (!) le lac Beaven, *La Rondelle*, le canton d'Arundel, ou *Tonce à Bibi*, le canton voisin, Ponsonby. Nos compatriotes canadiens-français ont entrepris de franciser, coûte que coûte, ce coin de pays, d'abord occupé par des colons anglais et écossais. Ils y réussirent encore plus par les faits que par les mots.

Là encore, la "conquête pacifique" de l'influence française se poursuit, lente mais certaine. Les promoteurs de la compagnie de chemin de fer "Montfort et Gatineau," à base essentiellement française, depuis le président jusqu'au moindre employé, en passant par le secrétaire M. A.-S. Hamelin, vice-président de la banque Jacques-Cartier, et le trésorier, M. l'ex-échevin Savignac, le "Montfort et Gatineau," dis-je, et ses promoteurs, n'auront point peu fait pour le succès de cette conquête française.

AMÉDÉE DENAULT.

LES CLOCHES DE LIMERICK

LÉGENDE

Jadis, un jeune Italien se reposait après une tâche bien accomplie. Il avait fondu une série de cloches, au timbre doux et harmonieux, et il éprouvait le sentiment d'avoir accompli une œuvre parfaite.

Pendant de nombreuses années, il refusa de se séparer de ses chères cloches ; elles lui semblaient des créatures vivantes. "Les vendre, disait-il, me ferait l'effet de vendre mes propres enfants."

La dure nécessité le contraignit cependant à la fin de céder celles-ci. Le saint prieur d'un monastère si-

tué sur le lac de Côme devint leur heureux acquéreur. On paya au jeune homme une somme assez considérable, et, pour ne pas s'éloigner de ses bien-aimées cloches, avec cet argent il se fit construire une petite villa dans le voisinage du monastère. De sa demeure, le matin, à midi et le soir, il entendait l'*Angelus*... Le doux carillon le ravissait de joie, son âme pure s'élevait vers Dieu, et priait le ciel de lui permettre de passer ses jours dans cet endroit béni, partageant son temps entre le travail et la prière. Mais, hélas ! combien rarement en ce bas monde nos plus légitimes projets sont exaucés !... Une terrible guerre féodale ravagea l'Italie, et le jeune homme, bien contre son gré, se trouva engagé dans la lutte.

La paix rétablie, il reconnut qu'un changement complet s'était opéré autour de lui. Les membres de sa famille avaient émigré, ses amis étaient morts, son argent disparu, et sa gentille villa des bords du lac de Côme ne lui appartenait plus. Une circonstance l'affligea particulièrement ; le couvent, détruit de fond en comble dans les combats, n'existait plus, et les cloches, il l'apprit plus tard, avaient été transportées au loin dans une terre étrangère. Alors l'artiste, car dans son genre ce jeune homme était aussi artiste que celui qui produit des toiles merveilleuses faisant l'objet de l'admiration universelle, abandonna l'endroit témoin de son bonheur passé, et devint un voyageur errant sur la terre.

Il visita de nombreux pays à la recherche de ses cloches dont le souvenir ne le quittait jamais. Pendant le jour, il s'imaginait entendre leur son s'élever au-dessus de la rumeur des villes ; la nuit, leur carillon remplissait ses rêves.

Souvent on le considérait comme un vagabond, et les enfants, effrayés, fuyaient à son approche... Il marchait appuyé sur un bâton, ses cheveux avaient blanchi, sa taille s'était courbée ; mais sur sa physionomie noble et belle se lisait une expression tout à la fois de bonté et de douleur.

On le surnomma le "Questionneur," car toujours et partout il s'informait de son trésor perdu. Il demandait : "Où sont mes cloches ?" Personne ne savait lui donner une réponse satisfaisante, et il continuait à errer.

Un jour, un matelot lui raconta qu'en Irlande on pouvait entendre le plus merveilleux carillon qui eût jamais retenti en ce monde.

"Alors, ce sont mes cloches qui ont été transportées là-bas," s'écria l'artiste, et j'irai les trouver."

Après de longs délais et bien des épreuves, il atteignit l'embouchure du Shannon et s'enquit d'un petit bateau pour le conduire à Limerick... Le batelier, au premier abord, le crut fou, et il hésitait à l'embarquer. Mais, quand le brave homme connut les malheurs du pauvre voyageur, il ne ressentit qu'une profonde pitié... Lorsque l'artiste approcha de l'antique cité, il vit se dessiner le clocher de l'église Sainte-Marie... Il éprouva alors le sentiment d'avoir atteint le but de ses pérégrinations, et, profondément ému, il se mit à prier.

L'air était doux et suave, les eaux de la rivière ondulaient avec grâce, et les lumières de la ville se reflétaient dans l'onde pure. Soudain, des tours de l'église s'élevèrent le son de l'*Angelus*, et, après les trois coups, résonne la musique du carillon argentin.

Le batelier arrêta le léger esquif et se mit à écouter. Des larmes de joie remplissaient les yeux du voyageur, il avait atteint l'objet de ses ardents désirs... Dans cette clameur des cloches, il reconnaissait la voix de ses morts bien-aimés, et, dans quelques moments délicieux, il vécut l'espace d'une longue vie. Dans son extase, il ne prononça pas un seul mot, mais ses lèvres murmuraient les prières de l'*Angelus* ; son cœur parlait, quoique sa bouche restât muette.

Quand les rameurs levèrent les yeux, le vieillard était mort, le visage illuminé du plus beau sourire qu'on eût jamais contemplé. L'*Angelus* avait sonné son passage du temps à l'éternité.

Traduit de l'anglais par N. DE FONSECA.

Ne reculez pas devant la peine : on peut souvent faire plus qu'on ne se l'imagine.—S. PIERRE DAMIEN.

L'ENFANT ET NOTRE HISTOIRE

(SOUS LES MURS DE QUÉBEC)

" *Enfant, que fais-tu la près de la rille ?
Dis-moi, que regardes-tu sur ces murs ?
Ta main au loin fait un geste fébrile.
Que regardes-tu de tes yeux si purs ?*"

" *Je regarde ces canons de bataille
Montrant leur bouche au fleuve mugissant ;
Je regarde au sommet de la muraille
Un soldat, l'arme au poing, l'air menaçant."*

" *De ces noirs canons, connais-tu l'histoire ?
Sais-tu pourquoi ces lourds pans de granit ?
Sais-tu ces noms resplendissants de gloire
Qui marquèrent de sang ce mur noirci ?*"

" *Non, dit l'enfant, oh ! mon cœur les ignore :
Mais je veux savoir un passé si beau ;
Je veux savoir, pour que je les honore,
Les noms de ceux qui dorment au tombeau."*

" *Ecoute, enfant : un jour dans ces murailles
Un peuple combattit jusqu'à la mort,
Peuple bravant les ardentes mitrailles,
Et triomphant dans un suprême effort.
Enfant, sais-tu ce que c'est que la France ?
C'est le pays d'où vivrent nos héros ;
Qui protégea notre débile enfance,
A qui l'on nous arracha par lambeaux !
Et ces murs épais que ton œil regarde
Les boulets souvent les ont éraillés ;
Et du sommet où se promène un garde
Combien, hélas ! tombèrent mitrillés !
Souvent aussi, quand des vaisseaux de guerre
Vinrent sous nos remparts braver nos preux,
La mitraille comme une pluie amère
Du haut des murs vint s'écraser sur eux.
Dieu même un jour prit en main notre cause :
Un soir d'orage, on vit le Saint-Laurent
Bondir d'une colère grandiose,
Et de ses flots briser le conquérant.
Mais enfin arriva l'instant suprême
Où le nombre vainquit l'abandonné ;
Montcalm à la lutte expirant lui-même
On vit par l'Anglais Québec profané.
Mais de l'ennemi la sombre avalanche
En son passage n'a pas tout occis,
Il reste encore un soldat de revanche,
Et ce fier soldat se nomme Lévis.
Il revint après l'amère défaite
Faire en ces lieux trembler l'Anglais vainqueur.
Dieu le sait ! Victorieuse et complète
Fut de Lévis la revanche d'honneur !
Mais abandonné de la France mère,
Hélas ! sous le nombre il fallut céder.
Mais Lui, rempli d'une noble colère,
Ce héros qui malgré tout veut lutter,
Lévis, brisa sa glorieuse épée
Et du pays fit brûler les drapeaux.
Ainsi finit cette grande épopée
Où l'honneur fut sauvé par ce héros...
Enfant, voilà d'une héroïque histoire
Une page toute écrite de sang :
Il en est encor, des pages de gloire !
Et c'est à toi de les apprendre, enfant."*

" *Oh ! oui, dit-il, cette histoire est trop belle
Pour ne pas la graver toute en mon cœur.
Maintenant je ne vivrai plus sans elle,
Car c'est là qu'il faut rechercher l'Honneur !...*"

EMERY DESROCHES.

Joliette, octobre 1899.

LES PLEURS DE L'EXILÉ

L'exilé partout est seul.

La patrie n'est pas ici-bas.
LAMENNAIS.

Près de l'Océan qui sans cesse balance son flot plaintif et sourd, ou qui hurle et mugit en lançant jusqu'au ciel sa vague qui fuit, une plage surgit de l'onde, frémissante. Près de là, le Havre s'élève avec ses tours et ses remparts gigantesques. Entre la mer et la ville s'étendait, autrefois, un pré à l'herbe verte et brillante, auprès d'un bosquet verdoyant que la hache destructrice a maintenant abattu. Aucun bruit nulle part, si ce n'est le déferlement régulier et monotone de la vague sur la plage sonore, et l'Océan qui, bouillonnant en venant vomir son écume sur le rivage, pleurait toujours à bruyants sanglots.

C'était l'heure où le soleil, après avoir, durant tout le jour, illuminé de ses feux la riante nature d'été, s'est plongé dans l'Océan, l'heure où le crépuscule éteint laisse la nuit étendre ses ombres sur la terre qu'elle drapait dans son immense voile noir, l'heure

fatale où, selon les légendes antiques, les fantômes sortent de leurs tombes pour effrayer les petits enfants, où l'on voit voltiger sur les flots des spectres livides aux formes fantastiques, victimes de l'onde amère. Au ciel, pas une étoile ne montrait encore son flambeau d'argent, et la nuit pleurait ses larmes de rosée.

Or, dans le pré dont le vent balançait l'herbe à l'instar des vagues de la plaine liquide, à côté du bois dont la brise faisait sans cesse ondoyer la cime mouvante, un homme promenait ses pas tristes et solitaires. La douleur avait semé les rides sur son front pâle et pensif qui reflétait une douleur immense, et multiplié les fils d'argent sur sa tête blanchie par une vieillesse précoce. Et cet homme chantait... et pleurait en même temps.

Dans le ciel tout noir, les étoiles avaient monté une à une. La lune s'était levée en répandant sur la nature sa belle lumière d'argent, et le firmament présentait le spectacle le plus grandiose. Mais l'inconnu pleurait toujours :

" *Quelle nuit admirable ! quel beau ciel ! comme ces étoiles scintillent et jettent sur la nature une lueur toute céleste ! Mais pour le pauvre exilé, hélas ! tout est froid, rien ne peut le toucher, car son cœur, car son âme ne peuvent rien admirer que son pays natal !*

" *O rives du Saint-Laurent ! ô ma belle nature ! ô ciel du Canada ! ô sites du vieux Québec ! quand me serez-vous rendus ? quand sera-t-il donné à mon cœur, à mon pauvre cœur souffrant loin de vous, de vous revoir, de vous contempler et de mourir ! Hélas ! je mourrai peut-être sur cette plage étrangère avant de vous avoir jamais revus !*

" *Brillant astre de la nuit, éclatant diadème qui rayonne sur le front de la nuit sombre, étoiles d'or qui en êtes comme les joyaux, portez ma plainte aux pieds du Tout-Puissant ! Qu'il écoute ma prière suppliante ! qu'il exauce le vœu du pauvre exilé, qu'il lui rende le ciel, le beau ciel de sa patrie !*

" *Je me rappelle (il y a bien longtemps de cela, le bonheur rayonnait alors sur ma face heureuse), je me rappelle une nuit semblable ! Te souviens-tu, ô reine de la nuit, vous souvenez-vous, étoiles d'argent, de cette nuit incomparable où je vous contempiais sur les bords aimés du Saint-Laurent ? J'admirais votre aspect ravissant et je vous chantais... et mon âme montait, montait toujours... perçait les régions de l'étoile et s'élevait*

Jusqu'à ces saintes hauteurs d'où l'œil du séraphin
Sur l'espace infini plonge un regard sans fin.

" *Et je chante toujours !*

" *O vents qui passez, rapides, invisibles, reportez mes paroles aux échos du vieux Québec ; elles lui diront bien que je n'ai jamais oublié son beau ciel, son admirable nature et que je pleure loin de lui. Océan, qui viens en gémissant mourir à mes pieds, je mêle mes larmes à ton onde fugitive, daigne les porter sur les rives du Canada, de mon beau pays perdu."*

Peu à peu, des nuages étaient montés dans le ciel tout noir, et la tempête se préparait. La lune se dérobait derrière un gros nuage ; tout le ciel s'était obscurci. Les flots venaient maintenant se briser dans le ciel tout noir, le tonnerre grondait. Et l'exilé pleurait toujours.

" *Vous pouvez mugir, ô vents ! et toi, tonnerre, tu peux ébranler l'atmosphère de ton bruit terrifiant ! Vous pouvez semer le feu dans l'espace, rapides éclairs qui serpez sous ce ciel funèbre ! Tu peux, ouragan désastreux, déraciner les arbres et faire sentir partout tes ravages ; et toi, océan, briser ta barrière et te précipiter en furie sur la terre. Eléments, vous pouvez vous déchaîner les uns contre les autres en brisant votre frein, vous pouvez me faire mourir aussi facilement que le plus faible insecte ; je resterai calme au milieu de toutes vos tempêtes, devant toutes vos fureurs. Cette lutte des éléments ne serait rien à côté des souffrances de mon âme, à côté des tempêtes de mon pauvre cœur contre lequel soufflent de toutes parts les vents de la douleur et du désespoir. Le firmament peut être bien noir, cette nuit, son aspect peut être bien ténébreux, bien effrayant, jamais il ne peut égaler la sombre vie de l'exil et ses désolations*

de toutes sortes. Et demain cette tempête sera dissipée, les nuages auront fui loin d'ici, le soleil reparaitra encore à l'horizon, la nature recouvrera une nouvelle splendeur, une nouvelle sérénité, mais dans mon cœur, mais dans mon âme, l'exil soufflera encore la tempête."

Ainsi le pauvre exilé redisait sa douleur au calme, à la tempête, à la terre, à la mer et soupirait sa plainte jusqu'aux étoiles du ciel, semblant implorer d'elles un rayon de consolation et d'espoir.

Le lendemain, le soleil se levait éclatant de magnificence et prodiguait ses rayons à la terre, en s'élançant, dans sa course, vers le plus haut du ciel. Les oiseaux sous le feuillage jetaient dans les airs mille accords harmonieux, mille accents suaves. Et le pauvre exilé plaignait encore son triste sort et tout le jour, il pleura.

La journée suivante, dès l'aube, la nature se montrait encore plus magnifique que le jour précédent. Mais à la porte d'un modeste édifice du Havre, flottait un crêpe funèbre. Le pauvre exilé n'était plus ; il était mort en murmurant : " *Mon Dieu, ma patrie, c'est votre paradis !*" il avait enfin compris que " *la patrie n'est pas ici-bas*" mais là-haut.

Depuis, bien des années se sont écoulées et se sont accumulées sur sa cendre ; sa tombe même est devenue inconnue, et l'exilé dort toujours loin du sol natal, loin des rives de son fleuve aimé ; mais sa mémoire est devenue chère à son pays qui ne prononce plus qu'avec respect le nom du barde inspiré du Canada, le nom du grand Crémazie.

JULES FOURNIER.

Côteau du Lac, octobre 1899.

RÊVERIE

Le vent souffle et gémit, sa voix est plaintive, la fenêtre se couvre de givre, il fait froid. J'essaye de repousser la mélancolie qui s'empare de mon cœur et à faire trêve à la tristesse que ce temps nuageux nous impose. Ne pouvant parvenir à la chasser, je laisse mon imagination errer au gré de ses désirs, car ma journée finit et il se fait tard ; ma journée finit, mais pour recommencer demain, peut-être plus fatigante et plus ennuyeuse. La croix que je trouvais lourde aujourd'hui, qui me blessait, sera peut-être encore plus pesante demain.

Je suis jeune, mais quels plaisirs puis-je compter dans le cours de ces années si vite disparues ?... Que m'a-t-il donné ce monde sur lequel je concentrais mes espérances de bonheur ?... Hélas ! il m'a prouvé que les trompeurs et les lâches y sont nombreux. Les roses que j'ai voulu cueillir à ses fêtes ont ensanglanté mes mains et mon cœur. Je suis lasse, lasse !... Est-ce vrai ?...

La vie est donc une larme succédant à une larme ! tout n'est donc que désillusions et qu'amertumes ? Alors, pourquoi vivre ? Pourquoi est-ce là ce que Dieu donne à des êtres qu'il chérit, à ces cœurs faits pour aimer et jouir, à ces âmes qui soupirent après un océan de bonheur ? A quoi se réduit ce bonheur ?... Oh ! à si peu de chose, et ce peu de chose est quelquefois bien amèrement acheté ; car si ma lèvre sourit un instant, c'est pour mieux me faire sentir l'amertume du calice que je serai tout à l'heure obligée de boire jusqu'à la lie ! Que vous ai-je donc fait, mon Dieu ? Non, si c'est là la vie, je ne peux porter cette croix !

Ainsi pensait, ainsi se disait une jeune fille, par une froide journée de janvier, prêtant l'oreille au gémissement d'une forte bise de l'Est ; son âme pleine de mélancolie soupirait sa note plaintive, lorsqu'elle entendit un léger murmure et une voix qui interrompit son errante et triste rêverie :

" *Oui, enfant, dans cette vallée de larmes souvent se cachent les épines sur ce chemin que nous croyons parsemé de fleurs. Mais es-tu vraiment malheureuse lorsqu'un père, une mère, pensent constamment à toi et ne rêvent que ton bonheur, lorsque des amis si vrais t'aiment sincèrement ?*

“ Isolée, dis-tu, sur le chemin de la vie, tu ne trouves qu'amertume ! Mais, dis-moi, es-tu bien seule, quand ton cœur doit tressaillir au souvenir des ardues amitiés qui ne connaissent de plaisir que celui de te faire du bien, qu'à diriger ta frêle nacelle dans ses heures de tempêtes ? ”

Et l'ange lui parla longtemps de sa douce voix, éclairant son intelligence, élevant son cœur abattu ; et l'âme de la jeune fille, secouant les restes de cette triste rêverie, reprenait la croix devenue moins lourde, parce qu'elle était portée par l'AMOUR !

MARIETTE.

Montréal West, 1899.

RÉCIT DE VOYAGE

L'explorateur bien connu, M. E. Foa, vient de publier sous le titre de *Chasses aux grands fauves* un récit très intéressant de ses aventures en Afrique. Nous en extrayons le curieux passage relatif à l'existence quotidienne d'un explorateur africain :

On s'accoutume, dans la brousse de l'Afrique sauvage, à vivre avec une foule de petits ennemis. Le morceau de bois à brûler que l'on ramasse, par exemple, est plein de gentilles surprises : dès qu'une extrémité en est mise au feu, on voit sortir de l'autre, chassés par la fumée, des scorpions bleuâtres, des scolopendres très venimeux, qui cherchent immédiatement refuge dans l'objet le plus voisin, que ce soit un tas de paille ou bien votre propre lit ; la lanterne à la lueur de laquelle vous mangez votre soupe y attire et y fait tomber soit des punaises des bois qui l'empoisonnent, soit des bêtes à bon Dieu qui la colorent, soit un busier, l'insecte sacré des Egyptiens, qui, après avoir roulé des boules dans tout ce qu'il y a de plus sale (là même où s'approvisionnent les papillons et les abeilles !) et tourné tout autour du camp, vient se promener sur votre figure ou sur votre morceau de biscuit. Votre sucre est toujours couvert d'une petite foule rousse de minuscules fourmis dont la spécialité est d'aimer le sucre, la graisse, l'huile, le beurre, en un mot tout ce que vous aimez sans fourmis.

L'eau est parfois pleine de sangsues ou bien elle contient des larves (vers de Guinée) qui vous sortent un beau jour par les jambes ; de tous côtés, les termites émergent de terre et vous rongent vos vêtements, vos chaussures, vos papiers, vos caisses, ne respectant que le fer. Les punaises importées par les Arabes (elles sont d'une forme plus allongée et plus... élégante que leurs congénères d'Europe), envahissent certains villages, au point que les noirs désertent leurs habitations, couchent dehors et finissent par brûler leur hamac avec tout ce qu'ils possèdent, avant d'aller loger ailleurs. Plus rares, mais non moins affamées, sont les puces, puces plus grosses que celles qui couvrent les chiens européens, surtout nos charmantes bêtes d'appartement.

Elles se consacrent au corps, tandis que leurs sœurs cadettes, encore plus gloutonnes, les chiques, s'introduisent dans la chair des pieds, qu'elles dévorent et où elles pondent des milliers d'œufs. Mange-t-on à la lumière, on a son assiette pleine d'insectes ; prend-on son repas dans l'obscurité, des goûts étranges, nouveaux, indéfinissables, vous préviennent que vous en avez quand même, quoique en moins grande quantité ; vous n'ouvrez pas un œuf sans y trouver un poulet, ni certains fruits sans y découvrir des vers ; les figues du pays (*akouion*) sont toujours pleines de fourmis noires, et la viande, d'asticots. Des bêtes partout ! Ah ! l'entomologie est une science bien intéressante ! Les tsé-tsés, les guêpes, les mouches piquantes, les moucheron s'occupent de vous le jour, tandis que la nuit les moustiques vous consacrent leurs loisirs. C'est charmant ! On mène ainsi une existence remplie d'inattendu, pleine de surprises, une vie à laquelle on finit pourtant par s'habituer, si bien que, rentré en Europe, une fois à l'abri de tous ces inconvénients, tout ce petit monde vous manque, et la solitude vous pèse... presque !

J'aime les maisons où je peux me tirer d'affaire avec mon esprit de tous les jours.—MONTESQUIEU.

M. L. HERBETTE

Nous apprenons avec plaisir que M. Louis Herbette, notre distingué visiteur, “ l'Oncle de Paris,” comme il veut lui-même qu'on l'appelle, s'est rendu, le 6 octobre, courant au pensionnat Sainte-Angèle, rue Saint-Antoine, sous la direction des Sœurs de Sainte-Anne.

M. Herbette était accompagné de M. le curé Ecrément, de Sainte-Cunégonde, de MM. les Dr Guérin-Lajoie, et Poupard. C'était la première visite de “ l'Oncle ” à un établissement quelconque d'instruction.

M. Herbette, qui n'était pas du tout attendu, a reçu malgré cela le plus bel accueil que l'on puisse faire en pareilles circonstances. Il a parlé aux jeunes demoiselles, il a parlé de la France toujours si bonne, si belle, malgré ce qu'en dise la presse vendue. Il a dit combien il aime le Canada—il le prouve surabondamment par sa manière gracieuse d'accueillir, à Paris, tout Canadien y passant ou s'y fixant. Il a demandé aux jeunes personnes de l'appeler leur “ Oncle parisien,” ce qui, en les faisant rire, les a profondément émuës.

Non content de tout ce qu'il a fait, de tout ce qu'il fait continuellement pour les Canadiens, l'excellent “ Oncle ” a promis de donner une médaille d'or pour la prochaine distribution des prix.

Allons, Mesdemoiselles, tâchez toutes de l'avoir, cette médaille... cependant, ne ruinez pas notre “ Oncle ” d'Europe, ce serait mal reconnaître sa noble bonté.

Voilà comment, au Canada, nous ne disons pas : “ L'Oncle d'Amérique,” mais bien : “ Le bon Oncle de Paris ! ”

THEATRES

THEATRE HER MAJESTY

La semaine du 17 courant sera une époque à jamais mémorable dans le monde musical de Montréal et du Canada tout entier. La métropole commerciale de la puissance recevra, en effet, la visite de la fameuse troupe de grand opéra de Maurice Grau, la première du monde. Cette troupe, qui renferme les meilleurs chanteurs de l'univers, et qui donne alternativement des représentations au Covent Garden Opéra, de Londres, et au Metropolitan Opéra House, de New-York, remplira un engagement de quatre soir au Théâtre Her Majesty, de cette ville.

L'importance de cet éveil musical, sans précédent dans les annales artistiques de Montréal, ne pourra manquer d'être appréciée à sa valeur par les musiciens des différentes villes du Canada et l'on peut facilement prévoir que les amateurs de belle musique d'Ottawa, de Québec, de Sherbrooke, de St-Hyacinthe, et des autres villes du pays profiteront de l'occasion unique qu'ils auront d'entendre des artistes comme ceux qui viendront nous rendre visite.

M. Maurice Grau, qui amènera ici sa troupe d'opéra dans une semaine, est le plus grand imprésario moderne et son nom est connu dans tout le monde musical.

Tous les célèbres chanteurs paraissent aujourd'hui, sous la direction de M. Grau, et il a réuni autour de lui un groupe d'étoiles et une compagnie tellement cosmopolite, qu'il peut produire tous les opéras ou les œuvres de n'importe quelle école, et en leur rendant toute justice.

La vente régulière des billets est commencée depuis lundi.

L'OPERA FRANCAIS

La première représentation de la saison d'opéra français a été un triomphe bien mérité et pour les artistes et pour la direction. La salle était comble, et à l'orchestre, au balcon, au parquet comme dans les baignoires, on remarquait toutes les personnes en vue de la haute société montréalaise.

En dépit des fâcheuses circonstances de leur début, MM. Ansaldo, Grommen, Mme Talaxis, Mme Bergès, M. Salvator, se sont bravement mis à la tâche et ils

démontré que la troupe que nous possédons en ce moment contient tous les éléments de succès.

L'intérêt principal de la soirée résidait dans les débuts de Mme Talaxis, une des fortes chanteuses de la troupe ; de M. Ansaldo, fort ténor, qui a pris la place de M. Prévost, indisposé ; de M. Grommen, la basse profonde, et du ténor, M. Salvator.

C'est une tâche assurément difficile que de succéder à quelques mois d'intervalles à Mme Fierens ou à Mme Essiani dans ce rôle de *La Juive*, dont elles ont fait une de leurs plus brillantes créations. Hâtons-nous de dire que, sans faire oublier ses illustres devancières, Mme Talaxis s'est très honorablement acquittée de cette tâche ; sans avoir un volume extraordinaire et tonitruant, sa voix est d'une pureté rare et d'une souplesse remarquable ; l'émission est bonne et la façon dont elle dit la phrase musicale ne laisse rien à désirer.

M. Ansaldo est bien le chanteur exquis que l'on nous avait annoncé. Il a tenu le rôle d'Eléazar, avec beaucoup de dignité. Admirablement en voix et joignant à une excellente diction un sentiment délicat des nuances, il a tenu l'auditoire sous le charme.

Voici le programme de cette semaine : Lundi, *Robert le Diable* ; Mardi, *Le Trouvère* ; Mercredi, *Faust* ; Jeudi, *La Mulette de Portici* ; Vendredi, *Roméo et Juliette* ; Samedi, *Les Huguenots*.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de SEPTEMBRE qui a eu lieu samedi, le 7 octobre, a donné le résultat suivant :

1 ^{ER} PRIX	No.	37,321....	\$50.00
2 ^e	—	No 19,513....	25 00
3 ^e	—	No 729....	15 00
4 ^e	—	No 25,462....	10 00
5 ^e	—	No 58....	5 00
6 ^e	—	No 46,130....	4 00
7 ^e	—	No 7,604....	3 00
8 ^e	—	No 35,227....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

169	7,314	18 315	23,629	35,696	43,308
273	8,220	19,524	23,894	36,102	43,514
786	9,124	20 110	24,286	37,523	43 787
1,202	10,454	20 369	24,932	38,104	43,921
1,514	11 127	20 776	25,158	39,491	44,198
1 927	11,313	21,153	26 315	40,010	44,314
2,121	11,902	21,410	27,052	40,370	44,729
2,317	12,356	21 916	28 365	40,519	45,167
2,728	12,582	22,244	29,196	41,313	45,813
3,355	13,531	22,518	30,152	41,752	46,292
3,704	14,397	22,727	31 327	42,016	47 624
4,011	14 862	22 913	32 714	42,117	48 621
4,135	15,186	23,174	33,010	42 782	49,475
5,623	16,998	23,412	34,182	43,131	49,726
6,839	17,264				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de SEPTEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

—Voyons !... avez-vous dit ou n'avez-vous pas dit ce que j'ai dit que vous aviez dit !... On m'a dit que M. Chapuzeau avait dit que vous aviez dit que vous n'aviez jamais dit ce que j'ai dit que vous aviez dit—soi disant !... Alors, si vous dites que vous n'avez pas dit ce que j'ai dit que vous aviez dit... pour l'amour de Dieu, qu'avez-vous dit !... Qu'en dites-vous ?



UNE CHASSE AU SANGLIER



Artillerie transvaalienne



Boers en armes



Les volontaires



Troupe de Boers en marche

LA GUERRE AU TRANSVAAL

—En Irlande, il y a plus de 40,000 chaumières qui sont construites de terre et qui ne contiennent qu'une seule chambre.

—La race nègre comprend à peu près un dixième de la population de l'univers 450,000,000 d'habitants.

—La plupart des fleurs n'exhalent pas d'odeur. Des 4200 espèces, en Europe, 10 pour cent seulement sont odoriférantes.

—On dit que les lions, tigres et autres féroces carnivores ont les poumons si faibles qu'ils ne peuvent courir plus d'un demi-mille.

—Il paraît qu'avec de l'herbe outarde on fait une sorte de papier si transparent qu'on peut le substituer à la vitre pour les fenêtres.

—Les Acadiens de la Nouvelle-Ecosse sont au nombre de 40,000 soit environ un dixième de la population entière de la province.

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's sur chaque boîte.

SEMAINE DU 9 OCTOBRE

Saison d'Opéra Français

MONUMENT NATIONAL

Remis à neuf pour l'occasion.

Grand Répertoire des Chefs-d'Œuvre des Maîtres.

- Lundi: **ROBERT LE DIABLE**
- Mardi: **LE TROUVÈRE**
- Mercredi: **FAUST**
- Jendredi: **LA MUETTE DE PORTICI**
- Vendredi: **ROMÉO ET JULIETTE**
- Samedi: **LES HUGUENOTS**

PRIX POPULAIRES 1000 places à 50c, 75c et \$1.00.

Nouveaux Sièges d'Orchestre, \$1.50 et \$2.

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations: de 9 a. m. à 6 p. m.

Tel. Bell: Main 2818.

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux!

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

Chronique de l'Élégance

L'Aspect des Robes

La parure féminine avec ses grâces élégantes réunit actuellement tout ce qui peut idéaliser la ligne, modeler les formes parfaites, rectifier ou dissimuler celles qui le sont moins.

L'aspect des robes d'automne, aux formes toujours collantes aux hanches et s'évasant à traine dans le bas, unie ou mouvementée de volants et faites des nouveaux tissus si riches de qualité et de couleurs, cet aspect, disons-nous, est d'un cachet incomparable.

Toute la grande Vogue!

Les Draps à Costumes qui vivent des saisons et des saisons, les Tweeds à Costumes si riches d'apparence et de confort, les jolies Bengalines de couleurs, les grands tissus carreaux à Jupes, le distingué Crépon noir, notre beau Reps et tous les Brochés, voilà le "chic" suprême des toilettes d'automne et d'hiver.

Voilà ce que nous offrons présentement

En dehors d'une multitude d'étoffes à robes de fantaisie. Parlons de nos grandes offres de la nouvelle saison:

DRAPS A COSTUMES!

Les meilleurs et plus nouveaux tissus français, anglais et allemands: 7 nuances de bleu nouveau; 5 nuances de violet; 4 nuances de vert; 4 de brun; 3 de drab; 3 de rouge. Dans les largeurs et bas prix suivants:

42 pcs. 50c. à 60c. 46 pcs. 75c. à 90c. 54 pcs. \$1.00 à \$2.50.

Rien de plus beau!

LA BENGALINE MESDAMES!

Un assortiment immense, le plus beau et le plus complet du pays, nouvelles nuances; 7 de bleu, 5 de vert, 3 de brun, 2 de drab et de plus, cyrano, éminence et autres nuances en vogue, 42 pcs., largeur, à 50c.; 42 pcs. et tissu plus pesant 60c. et 44 pcs. à 60c.

C'est à voir!



Notre GRANDE SPÉCIALITÉ!

Les Crépons noirs! — un choix sans rival — Dessins admirables — Qualités inestimables.

38 pcs. largeur - à 65c. 75c. et 90c.

42 pcs. " \$1, \$1.25, \$1.50, \$1.75

44 pcs. " \$2, \$2.50, \$3, à \$6.

Nouveautés à Montréal!

LE GRAND "CHIC"!

Reps velouté de Russie — étoffe pour grande toilette: nuances, 7 bleus différents, 3 bruns différents, 5 verts différents, 7 violets différents. Prix: 75c.

Rien de plus distingué!

TWEEDS A COSTUMES!

Choix immense de qualités, patrons et nuances — unis et carreaux.

35c. à \$1.75.

Pour toilettes chaudes admirables!

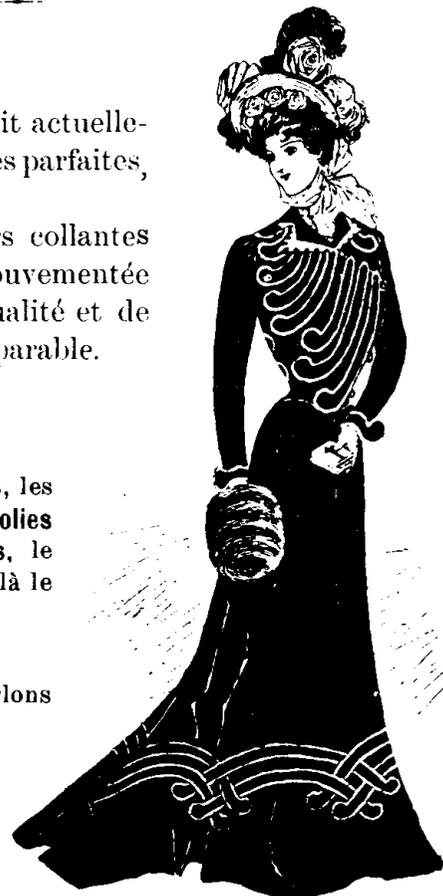
Beaux Brochés à Sacrifice!

Comme bargain extraordinaire, nous offrons tous nos brochés anciens et nouveaux, sans réserve absolument

A MOITIÉ PRIX!

Il ne faut pas perdre cette occasion extraordinaire.

Letendre & Arsenault, 1493 Ste-Catherine, Montreal.



DU NOIR, MESDAMES!

Notre département d'étoffes à robes noires, éclipse tout ce qu'on peut offrir à Montréal — nos Serges, Cachemires, Crépons, Crépés de deuil, Serges, Sey, etc., l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'on peut offrir ailleurs, comme nouveauté, qualité et bas prix!

C'est la vraie place!

CHEVIOTS NOUVEAUX!

Qualités pesantes pour costumes — très élégants — bleu marin, vert, noir, brun, gris pâle et gris fer 35c. à \$1.00.

Belle Etoffe de Saison!

PLAIDS A JUPES!

Nos plaids feront fureur — nous en avons une immense collection de patrons, nuances et prix. Lisez:

36 pcs. largeur - 25c. et 30c.

38 pcs. " - 40c., 50c. et 60c.

50 pcs. " - 75c. et \$1.00.

Ligne spéciale d'un riche carreaux noir et blanc, bon marché à \$1.50.

Toute la Vogue!

VIVE LA SOIE!

700 pièces de soies nouvelles. 150 pièces de satins nouveaux.

Toute la crème de ces étoffes de luxe, tous les nouveaux dessins, toutes les nouvelles nuances, voilà ce que nous offrons aux femmes qui se piquent de bon goût et qui visent à l'économie.

N'allez pas ailleurs!



...Automne 1899

Invitation au Beau Sexe!

Mesdames,

NOTRE Exposition des Modes d'Automne, coïncidant avec l'agrandissement de notre maison, sera d'un attrait tout particulier, grâce à une installation entièrement nouvelle et à des marchandises choisies aux vraies sources de la mode.

S'il vous faut un **CHAPEAU VRAIMENT "CHIC,"** vous pouvez choisir dans une collection de modèles ravissants d'élégance et de bon goût.

Nos **MANTEAUX** de genres exquis, habillent à ravir.

Du Nouveau,
Voilà le Succès!

Ouverture.

DES MODES D'AUTOMNE

Chapeaux,
Manteaux,
Jupes,

de la
dernière
élégance!

Agrandissement de magasin

Belle Inauguration Toute cette semaine

Nos **COLLERETTES** sont bien l'article rêvé par la femme élégante.

Nos **JUPES DE ROBES**, derniers styles, viennent d'arriver.

Vu l'inauguration de ce département nouveau, nous n'avons strictement que les dernières créations à vous offrir.

Bref, c'est l'élégance pratique, comme genre et comme prix.—C'est original et de mise parfaite.

Vous viendrez voir, Mesdames, nous l'espérons!

Agrandie du double et modernisée dans tous ses départements, notre maison, grâce à l'offre constante de la vraie mode à petit prix, sera bientôt le foyer de toutes les dames qui possèdent l'art de magasiner.

Dans l'attente de votre visite, soit comme acheteuses, soit comme curieuses, veuillez accepter,

Mesdames,

Nos respectueuses salutations,

J. N. BROSSARD & Cie

Coin des rues Ste-Catherine et Montcalm, Montréal

UNE CURE N'ATTEND PAS L'AUTRE

Telle est la succession rapide des guérisons merveilleuses opérées par les "Pilules Cardinales" du Dr Ed Morin.

Monsieur F. GINGRAS, de Québec, souffrit, durant des années, de Scrofule, Pauvreté du Sang, Eczéma, Maladie de la peau, Irruption sur tout le corps, etc., etc., sans pouvoir trouver jamais aucun remède qui pût le guérir. M. GINGRAS menait une vie des plus misérables, ayant toujours quelques maux à souffrir.

Comme bien on pense, ce monsieur avait consulté plusieurs médecins et fait usage d'un grand nombre de remèdes. Il voyait souvent l'annonce des célèbres "Pilules Cardinales" du Dr Ed Morin, tant dans les journaux français et anglais du Dominion que des Etats-Unis. L'idée lui était venue parfois de les essayer, mais la volonté avait sans cesse refusé, alléguant l'insuccès complet des nombreux médicaments déjà employés. Cependant, à la suite d'une grave complication survenue dans son malheureux état de santé, M. GINGRAS dut essayer ce remède tant vanté.

Quelques jours d'usage suffirent amplement pour le convaincre de la supériorité incontestable des *Pilules Cardinales*. Il en continua l'emploi encore plusieurs semaines. Sous l'heureuse influence de cet excellent remède, M. GINGRAS se voyait revenir à la santé, et finalement fut guéri, s'étant toujours bien porté depuis cette époque.

M. F. GINGRAS est demeuré reconnaissant envers un remède qui l'a sauvé.

Les femmes pâles, faible, anémiques; les jeunes filles énervées, travaillant dans les ateliers ou les manufactures, trouveront dans l'emploi des "Pilules Cardinales", le remède à leurs maux. Qu'elles en fassent l'essai.

Se vendent partout.

SOULAGEMENT RAPIDE

Les accès de toux cessent en prenant une dose de *Baume Rhumal*.

LA FIEVRE DES AMANTS

Dans son "Art d'aimer", Ovide conseille aux amoureux de se faire pâlir; c'est là, dit-il, la couleur qui convient aux amoureux. Les médecins du 14^e siècle qui ne possédaient pas les moyens d'investigation scientifique à la disposition de nos médecins d'aujourd'hui, attribuaient les "pâles couleurs" à ce qu'ils appelaient la "fièvre d'amour". En effet, on a noté de tout temps des faits où des émotions vives avaient paru déterminer l'écllosion de la chlorose (pâles couleurs); plus souvent encore on avait accusé des impressions morales tristes, tels que l'amour contrarié, l'amour dissimulé, de déterminer cette maladie. La médecine moderne a fait justice de cette théorie, mais en s'appliquant à rechercher les causes de cette maladie, elle s'est attachée surtout à formuler le remède qui la guérit. remède réalisé fort ingénieusement sous la forme des *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard en vente dans toutes les bonnes pharmacies, à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale boîte, 383, bureau de poste, Montréal.

—Un journal français dit que des 860 langues parlées dans le monde entier, 89 sont parlées en Europe, 114 en Afrique, 123 en Asie, 417 en Amérique et 117 en Océanie.

—Lorsqu'un naturel du pays, travaillant dans les mines du Cap, tombe malade, il est tout simplement jeté avec les déchets et condamné à mourir. Ceci se passe dans une colonie anglaise.

—On vient de mettre en vigueur dans le Michigan une loi portant que, dans toutes les villes de plus de 10,000 habitants, les barbiers devront payer une patente de \$1 et passer un examen devant une commission spéciale pour prouver qu'ils savent se servir d'un rasoir.

VOTRE DÉBILITÉ GÉNÉRALE

Ne peut disparaître qu'en prenant les "Pilules Cardinales" du Dr Ed Morin. Elles sont d'une efficacité bien marquée dans tous les cas de maladies des femmes ou des jeunes filles. Se vendent partout.

HOTEL RIENDEAU

JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1603. MARCHAND, 660

Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.



Les Besoins de la Famille

EN FAIT DE

CHAUSSURES

Nouvelles, durables et élégantes, ne peuvent être nulle part mieux satisfaites que chez

RONAYNE FRERES

2027 Rue Notre-Dame

CARRÉ CHABOILLEZ, MONTREAL

Tel. Bell main 472.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée— donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX: 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. :- :-

Ouvrages de Bâtisses et de

Cimetières.—Tous Genres. :-

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

Trop chaud pour dormir?

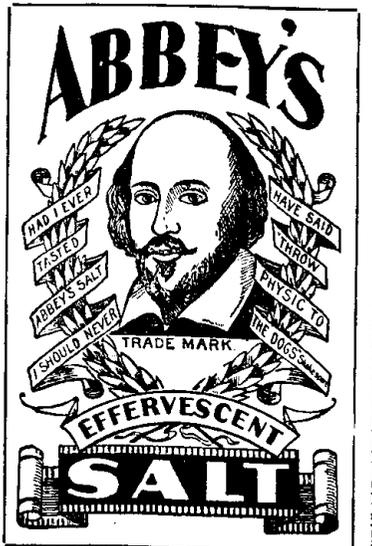
Un grand nombre de personnes s'agitent toute la nuit sur leur lit, ne pouvant dormir, et sont si assoupies et nonchalantes pendant le jour qu'il leur est impossible de travailler, à cause de la chaleur étouffante de l'été.

Cet état de chose épuise les plus fortes constitutions. Une cuillère à thé d'

Abbey's Effervescent Salt

dans un verre d'eau, prise soir et matin, conservera au sang sa fraîcheur, donnera de la vigueur au système et procurera un sommeil réparateur la nuit.

Buvez-en n'importe quand, il vous désalterera et rafraichira votre système.



Le Canadian Pharmaceutical Journal dit:

"Nous avons essayé Abbey's Effervescent Salt et nous trouvons que c'est une excellente préparation. Un verre tous les matin de ce breuvage stimulant rend un homme vigoureux et bien disposé pour n'importe quel travail."

SOCIETE COOPERATIVE des FRAIS FUNERAIRES

Ne fait pas seulement les enterrements de ses abonnés. Elle entreprend les funérailles privées à des prix défiant toute compétition....

TOUT EST DE PREMIERE CLASSE

EMBAUMEMENT SCIENTIFIQUE.

1756 Rue Sainte-Catherine

BELL EST 1235.
TEL: MARCHANDS 563.

Bureau: Toujours ouvert.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année, Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

A HULL, près d'Ottawa.

Une jeune enfant de 9 ans guérie de crachement de sang par le . .

'VIN MORIN CRESO-PHATES'

Il s'opère parfois de ces guérisons si extraordinaires, de ces faits si surprenants qu'il faut voir pour y ajouter foi. C'est précisément le cas dans cette guérison qui tient, pour ainsi dire, du miracle. Aussi avons-nous vu nous-même le père de cette enfant qui nous raconta avec émotion la maladie grave de sa chère enfant et son rétablissement parfait.

Ma petite fille, nous dit M. A. COURTOIS, est âgée de 9 ans. Cette enfant n'a jamais été bien forte. Nous avons toujours eu pour elle des soins particuliers. Néanmoins, malgré nos égards et notre attention, cette pauvre enfant affaiblit à vue d'œil. Nos craintes fondées se changèrent en alarme lorsque nous nous aperçûmes un jour qu'elle crachait le sang. Nous appelâmes sans retard le médecin qui nous déclara que notre petite fille devenait consumptive. Je me souvins alors de m'être guéri moi-même d'une Bronchite, après

avoir été condamné par les meilleurs médecins, en faisant usage du "VIN MORIN CRESO-PHATES". J'allai de suite à la pharmacie et apportai une bouteille de cette excellente préparation. A peine en avait-elle pris quelques doses que déjà elle allait mieux. Nous continuâmes à lui en faire prendre observant fidèlement les directions indiquées sur chacune des bouteilles. Tous les jours notre enfant reprenait vigueur; elle ne crachait plus le sang, son appétit était comparativement bon, son sommeil réparateur.

Le médecin qui revit notre enfant, après quelques semaines, fut l'homme le plus étonné du monde de la retrouver si bien portante. Depuis ce temps notre petite fille se porte comme un charme. Je dois beaucoup de reconnaissance pour une préparation qui m'a sauvé la vie d'abord et ensuite celle de notre chère enfant.

EN VENTE PARTOUT.



La boisson des enfants

C'est l'Eau Minérale

Radnor

Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'Eau Radnor donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

SONGEZ A VOS VIEUX JOURS

L'UNION fait la force: Voilà une vérité banale. C'est vrai, mais l'application n'en est pas moins neuve, chaque fois qu'elle est faite avec succès. La Caisse Nationale d'Economie est sous ce rapport, l'idéal du genre. C'est la mutualité la mieux comprise et la mieux garantie; jusqu'ici on avait pensé aux malades, aux veuves, aux orphelins, mais jamais à préparer une rente aux petits déposants pour leurs vieux jours.

Cette idée est venue à un groupe de compatriotes à la fois remarquables pour leur patriotisme et leur renom d'hommes d'affaires. Ils ont emprunté à la France un système qui met à la portée de tous, le moyen de se garantir une vieillesse heureuse et d'enlever tout souci sur la conservation de l'épargne.

Pour 25c ou 50c par mois, on s'assure une belle rente après 20 ans. En France, pays de la petite économie, on n'a rien su trouver de mieux et les résultats ont été vraiment merveilleux. Les membres de la Société des "Prévoyants de l'Avenir" qui ont souscrit depuis le début, commenceront dans deux ans à jouir d'une rente de \$500. N'oubliez pas que notre "Caisse Nationale d'Economie" vous offre des avantages identiques.

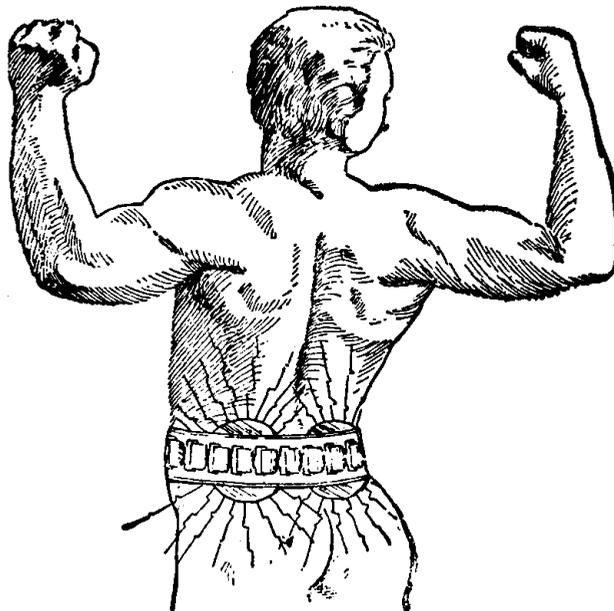
Demandez ses statuts, qui vous seront expédiés franco, en vous adressant à M. Arthur Gagnon, Secrétaire-Trésorier, Monument National, Montréal.

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D' "PETIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT" avec les
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Phie MALAVANT, 10, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

LE RIFLE, ECZÉMA, MAL
DE BARBE et
toutes les maladies de la peau, guéris
en peu de jours par la **POMMEAU**
ANTISEPTIQUE DU Dr RAMEAU.
Guérison garantie. Dans toutes les
pharmacies. Par poste, \$1.00. Pharm.
Lecours, 370, rue Craig, Montréal.

Ainsi portée par les Hommes Faibles.

Dans tous les cas de faiblesse résultant d'erreurs de jeunesse ou d'excès, la meilleure méthode d'appliquer le courant électrique est celle qui s'applique à la région lombaire, facilitant ainsi le courant à travers les reins, l'estomac, le foie, la vessie et les glandes épuisées. C'est là l'application de mon fameux appareil, la Ceinture Electrique du Dr Sanden, avec suspensoire pour hommes.



Au delà de 6000 guérisons opérées en 1898. Employée depuis 30 ans. Ecrivez pour ma brochure expédiée gratuitement et bien cachetée. Elle explique tout. Ou mieux, venez me consulter à mon bureau sans frais aucun.

DR. M. SANDEN

132 rue St-Jacques,
Montréal.

Heures de Bureau 9 à 6. Le Dimanche 11 à 1.

CHOSSES ET AUTRES

—Une femelle saumon pond chaque année 20,000,000 d'œufs.

—Un œuf d'autruche égale en pesant 30 œufs de poule.

—On compte soixante dialectes différents aux îles Philippines.

—En 1626 il y avait 30 maisons sur l'île de Manhattan, aujourd'hui New-York, et toutes ces maisons à l'exception d'une seule étaient construites en écorce.

—Durant les cérémonies du mariage au Japon, l'épouse allume une torche et le mari s'en sert pour brûler tous les bijoux de sa femme.

—Aux jours de l'antiquité, les mendiants de profession passaient mal leur temps. En Grèce et à Rome ils étaient fouettés ou forcés à travailler dans les mines. En Allemagne ils étaient conduits dans les marais et condamnés à mourir de faim.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 septembre : Antoine Van Dyck, par V. de Swarte ; Les Allemands en Italie, par Sens ; Nos grandes manœuvres, par A.-G. Clartan ; La société française du XVIIe au XIXe siècle, par V. de Bled ; Le chemin des Ruines, par J. Thorel ; La repopulation, par F. Martin ; Les grandes concessions coloniales en Afrique par J. Bernard ; Parcelles de Vie, par Louis Herbette ; Le drame du Soudan, par A. de Pouvoirville.

La quinzaine : Décentralisation ; Provinces ; Armée ; Colonies ; Critique littéraire ; Critique dramatique ; Sciences ; Bibliographie ; Carnet mondain ; Mode.— Voir l'annonce.

UN MEDECIN POUR VOUS, MES-DAMES

A la suite de longues et laborieuses études entreprises dans le but de trouver la panacée de vos maux, mesdames, le Dr J. Larivière, de Manville, R.I., est parvenu à composer après bien des recherches, un remède qui renferme toutes les propriétés requises pour la guérison rapide et radicale des affections qui torturent la femme de nos jours. Ce merveilleux remède est le spécifique recommandé aujourd'hui, sous le nom de "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière, dans tous les cas de maladies particulières au beau sexe, par les médecins les plus éminents. Ce spécifique tue le mal jusque dans ses racines les plus profondes et le chasse, pour toujours, de l'organisme. Vous qui souffrez, épouses, jeunes filles et mères de famille, adressez-vous en toute confiance au Dr J. LARIVIERE, Manville, R.I., il vous guérira quelque incurable que paraisse votre cas. Demandez ses remèdes à votre pharmacie. Prix de son "Régulateur" \$1.00 ; de ses "Female Plasters," 25 cents. N'en prenez pas d'autres.

L'HYGIENE DANS LES MANUFACTURES

En dépit des réglemens, en dépit des inspections officielles, rares sont les manufactures où l'on observe les règles de l'hygiène concernant la santé du personnel à tel point que, sans appartenir à la profession médicale une personne qui se donnera la peine d'observer, constatera que parmi les jeunes filles et les jeunes gens qui travaillent dans les manufactures, les premières surtout, les quatre cinquièmes sont anémiques, c'est-à-dire ont le sang appauvri et, dans ces conditions assurément déplorables, offrent à la maladie une prise facile. Combien en meurt-il, chaque année de ces jeunes filles anémiques par suite de l'ignorance, parfois de la négligence coupable de leurs parents. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui ont donné de si remarquables résultats dans le passé, sont tout indiquées pour guérir l'anémie et reconstituer les éléments du sang, elles n'exigent pas un régime spécial et combattent efficacement les effets désastreux d'une hygiène mal comprise dans la plupart des manufactures où l'on emploie des jeunes filles et des jeunes garçons. On trouve les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, bureau de poste, Montréal.

VOUS SEREZ SATISFAIT DU BROMA

Si vous le prenez pour votre faiblesse nerveuse, douleur au côté, près du cœur, au foie et à la tête. Ce tonique donnera une nouvelle impulsion à votre sang affaibli. Demandez le chez votre marchand de remèdes.

QUALITES ESSENTIELLES

Le *Baume Rhumal* est le plus économique et le plus efficace des remèdes.

DOIVENT-ELLES SE MARIER ?

Les nerfs, dans l'existence de la jeune fille, surtout au moment de son développement, jouent un rôle prépondérant, et, si l'on n'y

prend garde, ils peuvent parfois entraîner pour elles les conséquences les plus graves tant au point de vue de la santé qu'au point de vue social. Une jeune fille qui, pour ainsi dire, subitement devient triste, maussade, irritable, que tout agace, qu'un rien énerve, n'est pas dans son état normal. Elle passe pour avoir mauvais caractère, ce qui n'est pas assurément le moyen de se faire aimer et encore moins épouser. Et, cependant, à quoi rêvent les jeunes filles, si ce n'est à l'amour et au mariage qui en est la consécration ? Son caractère "impossible" va-t-il la priver des joies auxquelles elle peut aspirer ? Non car cette irritation, cet énervement sont les résultats d'une anémie, c'est-à-dire d'un appauvrissement du sang qui se guérit le plus facilement du monde avec les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui feront disparaître comme par enchantement ces troubles fâcheux. On trouve les Pilules Bonard dans toutes les Pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la maille, en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale. Boîte 383, bureau de Poste Montréal.

PUISSANCE CONTRE LA GRIPPE

Le "Vin Morin Créso-phates" est cette puissance qui détruit et fait disparaître jusqu'au moindre détail ce mal, dont les conséquences malheureuses sont incalculables. Se vend partout.

HOTEL ST-JAMES

THÉO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS
LE G.T.R.
ET PRES
DU C.P.R.

L'hôtel le plus moderne et le plus honnêtement conduit du pays. Confort parfait et à prix populaires.



Les Voilà les Belles Fourrures !

Riche collection de Tapis de Pieds en Peaux de Lions, Tigres, Léopards, Jaguars, Ours blancs et gris et Loups de Russie. La plus belle du continent.

Nouveautés pour Dames !

Nous avons en magasin toutes les dernières créations des grands centres de la mode. Notre maison n'a pas de rivales dans le commerce de la Fourrure. Nos formes nouvelles en Manteaux, Collettes, Manchons, Casques, Garnitures, éclipsent tout ce qu'on a vu jusqu'à présent.

Nouveautés pour Messieurs !

Aucune maison ne peut fournir des Paletots garnis et fourrés plus richement que ceux que nous exhibons et que nous faisons sur commande. Nos tailleurs sont des artistes et nos couturiers sont les plus habiles du pays. Il n'y a aucun risque pour l'acheteur. Nous donnons la garantie la plus absolue.



ON PREPARE LA FOURRURE DANS TOUTES LES FORMES. NOUS AVONS DES EXPERTS POUR CELA

Notre maison est la plus grande du monde entier dans le commerce en détail de Fourrures.

ON NETTOIE, TEINT ET REPARE TOUTES SORTES DE FOURRURES, A TRÈS BON MARCHÉ

IMPORTANT et VRAI : Nous le PROUVERONS !— Nous vendons nos fourrures à 25 pour cent moins cher qu'elles coûtent au commerce de gros du Canada.

Chs. Desjardins & Cie, 1533 à 1539 Rue Ste-Catherine, Montréal.

The Jones Umbrella "Roof"



Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union," une "Couverture Adjustable," de 26 pouces (28 pes. \$1.25; 30 pes. \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE.—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différents ardoisiers et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure: UMBRELLA ECONOMY, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.

—Le Pape vient d'envoyer une lettre encyclique au clergé anglais sur la condition de l'Eglise dans la Grande Bretagne et ses colonies.

—C'est contre les règlements de porter des allumettes sur sa personne à bord d'un vaisseau de guerre modern.

—Il y a en Espagne des individus qui demandent l'expulsion des ordres religieux. Pourquoi, au lieu de faire les braves devant quelques vieilles soutanes, ne sont-ils pas allés à Cuba, à Porto-Rico ou aux Philippines? Là du moins ils pouvaient trouver à qui parler et montrer leur vaillance!

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LAILME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Correspondant direct de tous les journaux français.

Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Echo de la Mode avec patron découpé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avis.

Le Petit Windsor



Restaurant des Gourmets
101, RUE ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop.
A. CLOUTIER, Gérant

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis.

MONTREAL

BAUME ROYAL ITALIEN

Le Grand Embellisseur du teint et la Merveille Chimique de Florence (Italie)

FAITES-EN L'ESSAI



Afin de démontrer les remarquables et magnifiques résultats apportés par cette incomparable préparation dans l'embellissement du teint, nous en enverrons, sur réception de 10 cents, une quantité suffisante pour convaincre n'importe quelle dame que le **BAUME ROYAL ITALIEN** est le plus remarquable et le seul embellisseur faisant, promptement et permanentement, disparaître les rides, les boutons, points noirs, bulbes, taches, etc., qui gâtent le visage des plus jolies femmes. Il rend la peau veloutée, le teint délicat; est hygiénique, est invisible et absolument inoffensif. Envoyez 10 cents pour une bouteille échantillon ou un timbre de 2 cents pour une brochure donnant tous les détails particuliers sur la beauté de la figure.

ITALIAN DRUG CO., 207 St-Jacques, MONTREAL

Mr J. J. LEVERT

Professeur de - Mandoline, Guitare et Banjo

Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS.

Leçons données privément à mes salles ou à domicile. Instruments et accessoires Fournis GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.

2232, RUE STE-CATHERINE,

(VIS-A-VIS LE QUEEN'S THEATRE)

MONTREAL



Trestler, Globensky & Martel,
...DENTISTES...
No 1920, rue Ste-Catherine,
Montréal



Fumez le
Fameux
Cigare

La Champagne

Préférez des connaisseurs
— Fait du plus pur Havana — Supérieur à tous les autres cigares à 10 cts.

INDIAN CATARRH CURE

AVEZ-VOUS SOUVENT LE RHUME DE CERVEAU

SI OUI FAITES BIEN ATTENTION AU CATARRHE

POURQUOI vous rendre Désagréable aux personnes qui sont obligées de vivre avec vous en les incommodant constamment par l'odeur repoussante qui se dégage d'un cerveau où séjourne un rhume négligé ou un catarrhe hideux?

Le Remède Indien pour le Catarrhe

Est une médecine naturelle idéale. Des centaines de personnes qui s'en sont servies, attestent de son efficacité. Qu'il nous suffise pour aujourd'hui de publier le certificat suivant:

M. D. A. CAMERON & CIE, Pharmaciens de Queen Island, Ont., nous écrivent en date du 15 septembre: "Envoyez-nous encore deux douzaines de boîtes de votre fameux Remède Indien pour le Catarrhe (Indian Catarrh Cure). C'est un remède qui se vend très bien. Il guérit promptement et sûrement, la vente augmente constamment. L'INDIAN CATARRH CURE a guéri des cas très graves. Nos clients en sont absolument satisfaits."

PRIX: 50c et \$1.00 la boîte. Expédie franco partout.

THE INDIAN CATARRH CURE

146 rue St Jacques, Montréal, Que.

Représentant aux Etats-Unis, GEO. MORTIMER, & CIE, 24 Central Wharf, Boston, Mass. J. HISLOP, Prop.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 7

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraît tous les jeudis de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris, France.

HOMMES FAIBLES

jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 28 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES Dr. JEAN
\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

- Pôles à Rideaux, tous les genres.
- Séchoirs à Rideaux.
- Ustensiles de Cuisine, tous genres,
- Peintures préparées, Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
- Escabeaux grands et petits.
- Machines à Laver et Tordeurs.
- Trappes à Rats.

L. J. A. SURVEYER
6 rue St-Laurent.



★ VIN ★
ST-LEHON

◆◆◆
Naturel, Tonique, Stimulant.

◆◆◆
En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE,
Seuls agents au Canada.

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	Un an 6 mois 3 mois	50f 28f 14f
	Départements		56f 29f 15f
	Etranger....		62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

L'APRES-LAVERGNE
Photographes
N°360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1265 RESIDENCE TEL. BELL EST 1743

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G. P. de Martigny, Manchester, N. H.

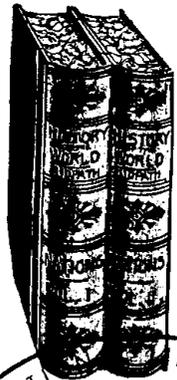


Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



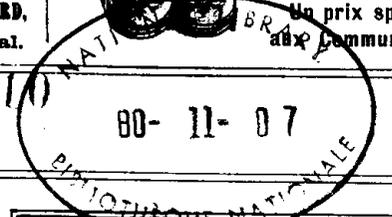
U. PERREAULT

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.



LA MEILLEURE Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

Et la moins coûteuse.

Un enfant la manie sans fatigue, Elle ne déchire pas le linge, C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de laveuse.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

Se vendent AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.

Tordeuses neuves, posage de rouleaux et réparations de tordeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire,
1171 Rue Ontario, Montréal.

succursale : 101 rue du Pont, Québec.



La Saison vous en parle

C'est le temps des Chapeaux

Nous pouvons satisfaire votre goût et nous accorder à l'ampleur de votre bourse. Nous avons les chapeaux garnis que nous vendons à bas prix. Les chapeaux non garnis—pour lesquels nous vous vendrons les garnitures et nous vous les garnirons à bonnes conditions.

Capelines pour Enfants...

C'est un choix qui vous plaira. Ces petits, lorsque parés d'une de ces capelines, seront gentils à croquer.

Nos Manteaux et Collerettes

ne laissent rien à désirer, ce que l'expérience, joint à l'argent ont pu produire, nous les avons, depuis le MANTEAU commun jusqu'au PLUS RICHE.

Nos Etoffes a Robes...

Voici le département que nous avons soigné, car le choix que nous avons fait dans cette ligne est le fruit d'un travail attentif et long. Nous avons réussi à nous procurer les plus riches nouveautés que nous vous montrons, elles font l'orgueil du vendeur et de l'acheteur. Ces belles marchandises se vendent vite et avec aise. Venez de bonne heure. Ayez le premier choix.

Archambault Freres
COIN AMHERST ET STE-CATHERINE

Institut Dentaire Canadien

BUREAU PRINCIPAL

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel Bell East 846.

La succursale est ouverte : Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir de 6 à 9.

Un médecin est attaché à l'Institut. Nous avons une bonne pour assister les personnes craintives.

Dr JOS. VERSAILLE,
DENTISTE
GERANT



POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors, oignons, incrustation des ongles soignée par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

487 et 448 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,064

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LE CHEVALIER HENRY de TONTY

OU MAIN-DE-FER

ROMAN HISTORIQUE CANADIEN

Chronique de la découverte des bouches du Mississipi, en 1682.

PAR

REGIS ROY

En 1653, Lorenzo Tonty suggéra au cardinal un moyen de remplir la caisse du roi, par des emprunts et des rentes viagères dont les extinctions profitent aux survivants : on les appela *Tontines*. Le premier essai n'eut point de réussite.

Le gentilhomme napolitain, après l'échec subi dans son projet soumis à Mazarin, fut en défaveur et vit s'évanouir ses chances d'avancement, et pendant quinze années végéta tristement.

Henry, dont la naissance remonte à 1650, venait d'atteindre sa dix-huitième année, âge auquel une carrière s'impose. Il opta pour la marine, et son père le plaça en qualité de cadet, à Marseille. L'année suivante, Lorenzo, pour un motif resté inconnu, fut incarcéré à la Bastille, d'où il ne sortit que huit ans plus tard, pour mourir misérablement, pendant que le gouvernement de Louis XIV battait monnaie avec son invention.

Deux ans plus tard, Henry servait comme garde-marine. Il remplit cette charge jusqu'en 1674.

Il fit sept campagnes, dont quatre à bord des vaisseaux de guerre, et trois sur les galères. Ceci nous porte à 1677. Il était alors à Messine, en Sicile, remplissant les fonctions de capitaine-lieutenant du mestre de camp qui commandait vingt mille hommes. Il portait en outre le grade de capitaine-lieutenant de la brigade de Vintimille.

Henry, comme tous les braves, d'ailleurs, racontait sans forfanterie ses prouesses, ses faits d'armes.

Écoutons-le plutôt lorsqu'il s'exprime sur un combat où il perdit la main droite :

— Voyant l'ennemi s'avancer pour attaquer la porte de Libisso, nous fîmes une sortie. Au fort de la mêlée j'eus la main droite emportée par une grenade. Nous eûmes le dessous, et nos gens rentrèrent en désordre dans la ville, mais je fus fait prisonnier ainsi que quelques autres, et conduit à Métasse. En route, je perdais beaucoup de sang par ma blessure et me sentais affaiblir, aussi, je résolus de ne pas attendre la présence d'un chirurgien pour faire l'opération nécessaire. Je pris un couteau, et je me coupai le poing, puis j'arrangeai les chairs sanglantes et je me ligaturai le poignet.....

— Comment ! s'écria de la Salle, vous n'avez qu'une main de bonne, et la gauche avec cela ?

Le chevalier sourit et dit en montrant sa main droite :

— J'ai remplacé la main perdue par une autre en cuivre. Je m'en trouve assez bien, quoique je sois plus gauche avec, fit-il en riant, que lorsque j'emploie la gauche.

— Corbleu ! je le crois. Mais, mon cher M. de Tonty, je crains que cela ne vous nuise en Canada, dans la vie qu'il nous faut suivre. Il se trouvera des circonstances, des cas imprévus, où votre vie et celle de vos hommes dépendront de votre habileté à vous servir de vos deux mains... Et si votre main droite se prête avec difficulté aux manœuvres que vous voudrez lui imposer, et que votre main gauche soit inhabile à

suivre les commandements que votre esprit lui donnera, des inconvénients graves, sérieux peuvent en résulter !...

— M. de la Salle, dit de Tonty, je ne vous demande que la faveur d'un essai avant de me juger !... Si vous n'êtes pas satisfait de moi, je reprendrai la route de France sans délai !... Je vous disais, il y a un instant, reprit-il, que, fait prisonnier je fus conduit à Métasse. J'y fus détenu six mois, et ensuite échangé contre le fils du gouverneur de cette place, et l'on me renvoya en France.

— Vous revîntes en France ?

— Oui, mais je n'y restai que fort peu de temps ; ayant reçu du roi trois cents livres, je me procurai cette main articulée pour remplacer celle qui me manquait, et je repartis pour la Sicile, où je fis la campagne en qualité de volontaire sur les galères, jusqu'à la conclusion de la paix de Nimègue, qui me jeta de nouveau sur le carreau, sans emploi !

Il s'empressa d'ajouter :

— Je me rends bien compte que si j'ai pu finir la campagne de la Sicile avec une main de cuivre, ce pourrait être une affaire toute différente dans les contrées sauvages du Canada, mais, j'ai conscience que vous aurez lieu d'être content de moi !

— Je vous crois, dit de la Salle, et prenant un verre de vin il salua son convive de ces mots :

— Au succès de mon lieutenant, au Canada !

Tonty se hâta d'y faire honneur, et répondit :

— Merci !... Et à la pleine réussite de vos projets !... Il fut donc convenu que de Tonty suivrait de la Salle.

Celui-ci entretint longuement son nouvel assistant, et lui exposa clairement le tableau des projets qu'il méditait pour les pays d'outre-mer.

Ils se séparèrent enfin, mais en convenant d'un rendez-vous pour quelques jours plus tard.

Que dirai-je encore ? Ils se revirent plusieurs fois après cela. C'était une école pour notre chevalier, car au sortir de ces entretiens il possédait de plus amples notions de notre colonie.

Quelques jours de réclusion sous terre ennuyèrent énormément le beau Jolicœur, et malgré sa prudence, il ne put résister à l'envie qui le brûlait de mettre le nez dehors.

Il se risqua graduellement à reparaitre sur le pavé de Paris, mais il se tint au loin de ses anciens quartiers, craignant, peut être avec raison, de faire une mauvaise rencontre.

Un jour il vit passer M. de la Salle dans une chaise à porteurs. Cette vue réveilla sa haine un instant oubliée durant l'émoi causé par son appréhension d'être arrêté.

Dès lors, l'esprit de vengeance le tenailla incessamment et lui souffla les plus noirs projets.

Tant que celui qu'il redoutait habiterait Paris, ce serait comme l'épée de Damoclès suspendue sur sa tête. Si jamais son ancien maître le rencontrait, il n'avait pas de doute qu'il serait pris immédiatement. En se-

cond lieu, les limiers du vicomte d'Argenson lui donnaient le cauchemar ; il s'imaginait presque toujours voir l'un d'eux briser le fil qui retenait en l'air l'arme redoutable.

Et comme il maintenait son innocence du crime imputé, il en rageait ! S'il était coupable, comment expliquer son attitude ? Par l'irritation d'avoir été découvert et exposé ; par la jalousie que nourrit tout fourbe envers ce qui est droit et bon. Mais s'il était innocent ? Ah ! le lecteur s'expliquera bien toute la révolte animant le malheureux, déchu depuis ce jour fatal où il connut injustement l'opprobre publique, pauvre victime de circonstances impossibles à contrôler.

Parce que Jolicœur continuait à se dire innocent sans que rien vint affirmer la véracité de sa parole, méritait-il d'être cru ? Il y a des êtres à la conscience maculée qui finissent par ajouter bonne foi entièrement à leur version, à force de se la répéter à eux et à ceux qui daignent les entendre.

Dans quelle catégorie classer cet homme ? Faute de preuves matérielles, laissons-lui le bénéfice du doute,

Jolicœur machinait donc un projet qui devait satisfaire les sentiments de son cœur.

Seul, il ne pouvait rien, aussi dut-il s'associer un couple de spadassins de ses connaissances, jolis oiseaux dignes du gibet, et qui mirent leurs brettes à son service, moyennant une part dans le butin que Jolicœur leur assura être riche.

Il n'y avait plus qu'à épier M. de la Salle et profitant d'un soir obscur, à son retour d'une soirée ou d'un dîner, de lui tomber dessus l'épée haute.

Trois contre un ! Il succomberait prestement ; le temps de le dire. On ne lui permettrait pas de se reconnaître tant l'attaque serait brusque !

A qui sait attendre tout vient à point ! Et comme celui qui est aiguillonné par la haine ne vit que pour assouvir ce sentiment, la patience lui est souvent nécessaire ; Jolicœur sut épier, attendre et saisir le moment propice pour le guet apens médité.

Croyant n'avoir plus rien à redouter de son ancien valet, de la Salle était un peu moins sur ses gardes. Une rencontre intempestive d'un ou deux coupe-jarrets existait bien, mais ces gens là ne sont pas réellement braves, et il comptait pour s'en débarrasser sur sa bonne épée reposant toujours à l'aise dans le fourreau.

Le dîner avait été somptueux chez M. de Conty, et de la Salle en revenait avec cette impression de bien-être ressentie des gastronomes, après un repas succulent, arrosé de vins rares.

Une douce mollesse détendait ses nerfs, et le balancement de la chaise à porteur dans laquelle il était alourdisait ses paupières, quand soudain (il y avait vingt minutes environ qu'il avait quitté l'hôtel du prince), la chaise tomba lourdement sur le pavé, et les porteurs s'enfuirent.

En même temps, quelqu'un ouvrait violemment la porte, et de la Salle, maintenant alerte, vit briller une lame d'acier dans la nuit.

Il se jeta dehors en dégainant et s'adossa contre une maison pour éviter d'être cerné, sentant bien qu'il avait affaire à forte partie. Bientôt un cercle de fer s'abattit autour de sa tête. De la Salle n'était pas un ferrailleur, et il dut concentrer toute son énergie pour parer les bottes qu'on lui envoyait. On le tenait là comme cloué.

Il eut la vision de faiblir et de tomber percé, criblé comme une passoire, s'il ne recevait pas d'aide. Il le comprit bien.

Il appela au secours !

Les bandits le harcelèrent de plus près.

Il cria encore !

Les drôles se pressèrent en ricanant. L'endroit était désert, et rien n'indiquait que l'appel serait entendu.

Les baisers des fers se croisant paraissaient se multiplier et fatiguaient beaucoup le bras de de la Salle, qui lança un dernier cri désespéré.

Des bruits de pas se firent entendre. L'un des trois brigands se détacha du groupe pour se porter au-devant du nouveau personnage arrivant en scène.

— Tenez bon ! disait le nouveau venu. Je viens vous secourir !

Au son de la voix, de la Salle tressaillit et se ramina.

Un cri sourd, une chute, et le drôle qui s'était séparé de ses amis tombait frappé en pleine figure, puis un deuxième s'affaissait comme s'il eût reçu un coup de massue sur l'occiput. Le troisième prit la fuite.

De la Salle, libéré, s'avança pour remercier son sauveur. Que l'on juge de son étonnement en reconnaissant de Tonty. Celui-ci fut également surpris.

—Vive Dieu ! s'écria le premier, aussitôt leur effusion de compliments et de remerciements passée, mon cher chevalier, vous m'avez rendu un fier service !

—Grâce à ma main de fer, répondit le fils du Napolitain.

—Comment cela ?... Que dites-vous ?

—Eh oui !... voyez plutôt !...

Il montrait les coupe-jarrets qui gisaient sans vie à leurs pieds. L'un avait le visage fracassé, l'autre le derrière de la tête fendu, et tous deux baignaient dans leur sang. Leurs blessures étaient produites par un instrument contondant : la main droite de Tonty.

De la Salle se pencha pour voir de plus près.

Il eut une exclamation de stupeur.

—Qu'est-ce donc ? demanda de Tonty.

—Le misérable que je voulais faire arrêter !... Jolicœur !...

Tonty se baissa à son tour et posa sa main gauche sur la poitrine de Jolicœur.

—Je ne sens pas battre le cœur, dit-il.

Il se releva.

—Il n'a ce qu'il mérite, répondit de la Salle !... Allons-nous en !... La police ramassera et fera ce que bon lui semble de ces deux corps !...

Ce fut l'raison funèbre de Jolicœur et de son compagnon.

CHAPITRE III

LE POSTE DE NIAGARA

Le 14 juillet 1678, la petite troupe du seigneur de Cataracouy s'embarquait à la Rochelle, à destination de l'Amérique. De la Salle emmenait des artisans, quelques hommes d'armes et deux religieux, auquel il faut ajouter des femmes et des enfants, soit en tout un effectif d'environ une trentaine d'âmes. La navigation sur l'Atlantique, très lente alors, prit deux mois entiers, car ce n'est que le 15 septembre suivant que leur navire jetait l'ancre devant Québec.

L'automne allait bientôt commencer, et de la Salle ne voulait pas perdre une seule journée. Aussitôt descendu à terre, il envoya ses gens au fort Frontenac, et remit au père Hennepin, récollet venu de France avec lui, une lettre d'instructions et d'ordres pour M. de la Motte qui commandait le fort pendant son absence. Quant à lui et son lieutenant, ils restèrent une semaine à Québec pour se reposer, et profitèrent de leur séjour en cette ville pour conclure certaines transactions urgentes.

Presque tout de suite, de Tonty fut à même de constater l'animosité que quelques personnages très en vue nourrissaient envers son chef. Cela le froissa, lui, dont le caractère était droit et loyal, et il résolut autant qu'il le pourrait de s'opposer à ces projets hostiles envers son chef.

De la Salle s'était construit une barque de dix tonneaux sur le lac Ontario—ou, comme on l'appelait alors, le Frontenac, mais il comprit que pour faciliter ses entreprises à l'ouest, la nécessité d'un bateau plus grand s'imposait. Il fallait de plus que ce navire put naviguer en amont des chutes du Niagara.

Il envoya le sieur de la Motte avec seize hommes, charpentiers et autres artisans, pour la construction de ce vaisseau en amont des chutes, et établir en même temps un poste à l'embouchure de la rivière de ce nom.

De la Motte, le père Hennepin, et les seize Français partirent de Cataracouy le 18 novembre 1678, dans leur barque. Ils côtoyèrent le littoral nord du lac jusqu'à ce qu'ils atteignirent l'endroit où se trouve aujourd'hui Toronto.

Des vents contraires, des tempêtes qui sévirent

vigoureusement forcèrent l'équipage de s'abriter dans la baie de Toronto, et d'attendre patiemment le beau temps. Enfin, le 5 décembre, ils mirent le cap au sud, et le lendemain, l'étrave de leur navire fendait les eaux de la rivière Niagara.

Les Français atterrirent aussi près que possible des chutes, et de la Motte et le Père Hennepin, accompagnés de trois ou quatre hommes de l'équipage, gravirent la falaise escarpée qui dominait la rivière à cet endroit.

Le panorama s'étendant à perte de vue, attirait l'attention des navigateurs. Au loin, au Midi, le regard était comme ébloui par une nappe étincelante sous les réverbérations du soleil ; le lac Erié pareil à une immense glace reflétait les rayons de l'astre du jour. Une île taillée en pointe, comme l'éperon d'un cuirassé, séparait l'onde fuyante en amont des chutes, et se terminait à son extrémité septentrionale, par d'énormes rochers surplombant l'abîme, formant ainsi deux puissantes cataractes, dont les voix tonnautes jetaient dans les airs un vacarme effroyable.

A l'Orient et à l'Occident, des bouquets de chênes et de sapins balançaient tristement leurs bras décharnés, au gré du souffle de Borée.

Le vert tendre des gazons s'était bronzé, et par endroits le sol disparaissait sous les lambeaux d'hermine ; l'Hiver au front neigeux avait déjà donné distraitemment de grands coups de pinceau dans ce paysage grandiose.

Soudain l'attention des blancs fut attirée par une scène d'un autre genre, cette nature morte qu'ils contemplaient venait de s'animer. Une scène de vénerie se déroulait sous leurs yeux.

Des chasseurs sauvages débouchèrent de l'un des bouquets d'arbres décorant le panorama que les Français admiraient encore. Ces Nemrods poursuivaient un magnifique cerf dix cors. L'animal arriva sur la berge et la vue de l'onde rapide et bouillonnante l'arrêta brusquement. Il voulut fuir d'un autre côté, mais les sauvages s'étaient déployés et lui barraient la route. Alors, courageusement, le cerf s'élança dans la rivière pour la franchir à la nage. Mais le courant est tellement fort que rien ne peut lui résister, et bientôt la vaillante bête épuisée est entraînée vers le gouffre redoutable.

Le dix cors dans ses efforts désespérés pour se tirer du danger où il venait de se précipiter, s'était rapproché un peu de la berge. Les chasseurs Tsonnontouans s'en étant aperçus voulurent se saisir de lui à l'aide de leurs lassos ; courant le long de la rivière, ils essayaient à l'aide de leurs longues lanières de cuir de capturer le cerf. L'un d'eux, soit excès de zèle, soit imprudence, s'avança trop sur le bord, car un éboulement se produisit sous ses pieds, en un clin d'œil, il fut précipité dans l'abîme. Nous allions dire dans le Styx ; c'était à peu près la même chose : ses instants étaient comptés, et Caron l'attendait au gouffre du Niagara.

De la contemplation de cette masse d'eau, arrivant par des rapides si étrangement agités, aux deux cataractes, où elle se précipitait avec un fracas saisissant, s'émanait une griserie, une fascination attirante, dangereuse et quasi irrésistible. Les Français le ressentirent. Les eaux se choquant à tout moment dans leur course furibonde, créaient en leurs heurts des gerbes superbes, des fusées étincelantes et prismatiques sous les effluves dorés du soleil, phénomènes qui se renouvelaient sans cesse aux mêmes endroits, comme s'ils eussent eu un caractère permanent, et que l'onde ne se fût jamais déplacée.

L'effet avait un cachet fascinateur très sensible, et MM. de la Motte, le P. Hennepin et leurs compagnons, s'apercevant qu'ils subissaient cette influence, battirent en retraite, et regagnèrent leur barque.

Des glaçons, flottant au gré du remous, frappaient comme autant de béliers les flancs de la barque et menaçaient de l'éventrer.

De la Motte comprend tout de suite le danger, et s'occupe d'y parer. Il fait hâler le navire plus près de terre, au moyen d'un câble et du cabestan ; le câble se brise. Le maître-charpentier en prend un plus gros, en fait une ceinture au navire et l'équipage s'emploie

en un commun effort pour atterrir à la côte : Eh hop ! Ils réussissent, après beaucoup de difficultés.

Cela fait, le commandant songe à la construction d'une habitation pour l'hiver. Malgré le grand froid, chacun travaille avec courage, et bientôt l'édifice est terminé. On y transporte les provisions, armes, bagages, etc, apportées dans la barque, et enfin, l'on entoure l'habitation d'une palissade de pieux, mesure prudente rendue nécessaire par le voisinage des Iroquois. Le sol était gelé ; les travailleurs afin d'y pouvoir enfoncer les pieux faisaient bouillir de l'eau qu'ils versaient sur la terre pour l'amollir.

Seize hommes diligents, en six jours, peuvent accomplir une jolie somme d'ouvrage. Leur principal labeur et le plus important étant achevé, le Récollet célébra la première messe au Divin Maître dans ce coin du Canada. C'était le 11 décembre.

De la Motte avait encore pour mission de se concilier les Iroquois par des présents et des promesses, car ils regarderaient certainement d'un œil farouche l'établissement des Français au Niagara. Il partit donc, un matin, avec le religieux et plusieurs hommes pour le village des Tsonnontouans, situé à une journée de marche des chutes du Niagara. Aux approches du village indien, leur présence fut signalée et leur arrivée souleva des acclamations variées.

Que voulaient les fils d'Ononthio ?

Voir le vaillant chef des Tsonnontouans et fumer avec lui le calumet de la paix.

On conduisit aussitôt la petite troupe dans la cabane des sachems, où bientôt le grand chef de la tribu et ses conseillers parurent. Les sauvages s'assirent par terre, avec la gravité qui leur est habituelle. Le calumet circula ; chacun à son tour tira solennellement une bouffée ou deux de fumée, puis le haut dignitaire des Iroquois s'informa de ce qui lui valait l'honneur de la visite des visages pâles.

De la Motte se leva et annonça qu'Ononthio désirait entrer en relations plus intimes.

Pour cela, il venait s'établir au Niagara ; ouvrir un comptoir pour traiter avec eux. Ils y trouveraient toutes sortes de marchandises, à des prix aussi favorables que ceux des Hollandais d'Albany, et des Anglais de Boston.

Les Tsonnontouans ayant les Français à proximité, auraient un débouché facile pour leurs pelleteries.

De la Salle ferait construire un grand canot sur le lac Erié, ce qui rendrait une alliance avec lui encore plus importante.

A la fin de chacune de ces propositions, de la Motte introduisait un ballot contenant des présents, qui étaient bien accueillis comme on peut le croire.

Mais les Peaux-rouges remirent leur réponse au lendemain, car ils ne font jamais rien sans avoir délibéré au préalable.

La séance à huis clos des Iroquois fut orageuse ; plusieurs des ennemis irréconciliables de la race française s'opposèrent énergiquement à traiter avec les étrangers. Leur inimitié provenait sans doute de leur contact avec les Hollandais et les Anglais. Cependant, le parti modéré l'emporta et le conseil des sachems accepta l'alliance proposée.

L'un des chefs subalternes, sur l'ordre d'un ancien de la tribu, s'adressa aux visages pâles.

—Les Tsonnontouans, dit-il en substance, jouissaient de la réputation bien méritée de guerriers intrépides. Les fils d'Ononthio étaient renommés aussi pour leur vaillance, et les Iroquois admettaient le compliment des premiers en contractant le rapprochement désiré.

En ce qui concernait la construction d'un grand canot, les Tsonnontouans n'étaient pas épris de l'idée. Ce projet assurait aux Français la suprématie sur les mers d'eau douce avoisinantes, mais confiants dans la parole des blancs, ce canot ne serait jamais qu'un instrument pour le commerce des pelleteries, ils se reposaient sur leur honneur pour que ce bâtiment n'eût point de caractère moins pacifique.

Les Iroquois pour gage de leur parole et de leur consentement, offrirent à M. de la Motte des colliers de verroterie.

(A suivre)

L'OISEAU DU DÉSERT

(Suite)

D'abord Clara l'écoutait avec une sorte de colère ; mais peu à peu cette voix douce, tranquille, insinuante, parut trouver le chemin de son cœur. Elle cessa de s'agiter, ses larmes coulèrent plus paisiblement et elle finit par tomber dans cette espèce d'abattement qui suit d'ordinaire les crises nerveuses ou les violents orages de l'âme.

Rachel, un peu rassurée, avait cessé de parler, et tout en retenant la main frémissante de sa compagne, elle attendait que Clara fut revenue à elle. Les sauvages, ayant fiché dans le sable leurs torches allumées, faisaient cercle alentour, contemplant avec stupéfaction cette scène extraordinaire. Pendant ce moment d'immobilité, le silence du désert avait quelque chose de lugubre, et c'était à peine si dans l'immensité des bois de maalys on entendait par intervalles de faibles bruissements.

Enfin Clara parut dominer son affliction ; elle dit à l'Anglaise d'une voix brisée :

— Pardonnez-moi, ma bonne Rachel, je dois vous paraître folle ; mais vous saurez tout un peu plus tard, et alors vous comprendrez... Oubliez les transports coupables auxquels je viens de m'abandonner ; je les expierai en acceptant avec résignation la peine de mes fautes.

Après une courte pause elle ajouta :

— Il ne nous reste plus rien à faire ici ; regagnons donc au plus vite l'endroit où la voiture nous attend... Je dois me souvenir que vous n'avez pas les mêmes raisons que moi de redouter notre retour à Dorling.

— Peut-être le voyage sera-t-il impossible par cette nuit noire, répliqua miss Owens avec un soupir ; cependant il importe de sortir du bois et de nous rapprocher des habitations.

Clara était parvenue à se remettre sur pied à l'aide de sa compagne. D'abord elle sentait la tête lui tourner et ses jambes se dérober sous elle ; mais elle se raffermir peu à peu et annonça qu'elle était prête à partir.

Tête-de-Crin évaluait à deux milles seulement la distance qu'on avait à franchir pour atteindre Walker-station. Cependant ce trajet pouvait encore excéder les forces des deux jeunes filles, et surtout de Clara qui n'était plus animée par l'espoir de retrouver le diamant dérobé. D'ailleurs, la marche à travers les maalys devait être plus pénible et plus lente pendant la nuit. Chacun s'empressa donc de reprendre son rang, et bientôt toute la troupe se remit en route à la lueur des torches qui produisaient les effets les plus pittoresques sous ces voûtes de feuillage.

Les Australiens eux-mêmes semblaient impatients de terminer cette longue excursion dans les bois ; pour ces enfants de la nature, le sommeil devient un impérieux besoin dès que le soleil a disparu, et ils étaient impatients de retrouver leur couche de mousse, sous leur abri d'écorces. Ne comprenant rien, comme nous l'avons, à la conduite des deux jeunes filles blanches confiées à leur garde, ils ne pouvaient sympathiser avec les chagrins de Clara. Seul, Nez-Percé semblait avoir un vague pressentiment de la vérité, et il observait la pauvre enfant à la dérobée, comme s'il eût cherché un moyen de lui venir en aide dans son affliction.

XVI

LA STATION WALKER

Nous n'entrerons pas dans le détail des nouvelles

No 12

souffrances que Clara et miss Owens eurent à supporter pour sortir du Maaly-Scrub ; le lecteur en aura facilement une idée quand nous aurons dit que deux heures entières furent employées à faire un trajet de deux milles.

Enfin on atteignit le ruisseau desséché et un tableau moins sombre et moins désolé s'offrit aux regards des pauvres voyageuses. La lune, éclairant la plaine conjointement avec des myriades d'étoiles, rendaient inutiles les torches que l'on s'empressa d'éteindre. Un calme profond couvrait la campagne endormie ; l'air circulait vif et frais apportant les bienfaisantes émanations de la verdure et des fleurs. On retrouvait une nature clémente, après les taillis inextricables, les sables arides et l'atmosphère suffocante du désert des Maalys.

Aussi les deux amies semblèrent-elles subitement récréées ; elles respirèrent plus librement et échangèrent quelques paroles encourageantes. Leurs souffrances allaient cesser, et elles envisageaient sans trop d'effroi la nécessité où elles seraient peut-être de passer la nuit dans cette campagne paisible, sous la garde d'un serviteur fidèle et dévoué ; mais qu'on juge de leur étonnement et de leur inquiétude quand, arrivées à la place où elles avaient laissé le noir, elles ne trouvèrent plus ni John, ni la voiture qui les avait amenés !

Rachel crut d'abord que les guides s'étaient trompés et qu'on ne pouvait être à Walker-station ; mais Tête-de-Crin lui montra le toit du bâtiment qu'éclairait la lune à une courte distance, et elle-même reconnut parfaitement les fougères arborescentes sous lesquelles John s'était établi avec la voiture et le cheval quelques heures auparavant. Que pouvaient-ils donc être devenus ? Miss Owens s'imagina que le noir s'était couché sous un buisson et s'était endormi ; elle se mit à appeler avec force, s'attendant à le voir accourir tout effaré et confus de son défaut de vigilance ; mais rien ne bougea, aucune voix ne répondit à la sienne.

L'inquiétude commençait à gagner les deux jeunes filles.

— Mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé à ce pauvre John ? dit Rachel.

— Nous aurait-il abandonnées ? demanda Clara.

— Il ne nous a pas abandonnées, ma chère, je connais sa fidélité, et je suis convaincue que jamais volontairement... Mais alors où peut-il être ?

On consulta Tête-de-Crin et sa famille, aussi surpris qu'elles-mêmes de la disparition du noir. S'il eût été jour, ils eussent bien vite, avec leur habileté ordinaire à suivre une piste, reconnu quelle direction John avait dû prendre ; et malgré l'obscurité, ils se mirent à chercher les traces de l'homme et de la voiture sur le sable ou sur le gazon. Mais sans doute ils ne découvriraient rien de positif, car ils se bornaient à discuter entre eux, et Clara crut remarquer qu'ils jetaient fréquemment les yeux vers le bâtiment voisin. Son attention se tourna aussi de ce côté, et elle tressaillit en voyant une lumière briller dans la maison.

— Miss Owens, dit elle, on assurait que la station était inhabitée... voyez donc, il y a certainement du monde là bas.

— En effet, répondit Rachel, mais je suis certaine que M. Walker ne peut s'y trouver, car il a passé il y a deux jours à Dorling, se rendant à Melbourne ; et quant aux troupeaux, ils ont été conduits dans un autre canton, vu le mauvais état des herbages dans celui-ci.

— En l'absence du maître, il y a sans doute quelqu'un qui le remplace, et je gagerais que John impatienté de notre longue absence, aura cherché un refuge à cette habitation avec le char à bancs et le cheval.

— Et moi, dit Rachel en baissant la voix, je ne peux croire que John ait pris ce parti... Souvenez-vous de ce qu'il nous disait aujourd'hui encore du berger Burley !

— Mais il paraît certain que Burley est absent... Enfin, Rachel, dans l'impérieuse nécessité où nous nous trouvons, pourquoi n'irions-nous pas à la station nous informer de John, peut-être même demander l'hospitalité pour la nuit ?

Miss Owens réfléchit.

— Je ne sais pourquoi, reprit-elle, je préférerais tout autre arrangement à celui-ci... oui, j'aimerais mieux, je crois, aller chercher un abri dans le campement de Tête-de-Crin.

— Ce campement est loin d'ici, Rachel, et peut être serais-je incapable... Mais que craignez-vous donc ?

— Je ne saurais le dire ; je songe malgré moi à ces cavaliers suspects que nous avons aperçus au moment où nous nous engageons dans le Maaly-Scrub. Ne serait-il pas possible... ?

Rachel s'interrompt en voyant les Australiens se réunir en groupe compact d'un air d'effroi. En même temps un homme, vêtu à l'europpéenne, un grand fouet de squatter à la main, se montra tout à coup et dit en anglais d'une voix ironiquement bienveillante :

— Ah ! mes jolies miss, vous voilà donc enfin revenues de votre chasse aux papillons ? Il est bien tard pour que de jeunes ladies courent ainsi les bois !

Rachel avait reconnu le berger farouche de la station ; cependant elle répondit sans manifester aucune crainte :

— Est-ce vous, monsieur Burley ? Je croyais que l'habitation était déserte et que vous aviez conduit vos troupeaux dans le nord ? En tous cas, M. Walker ne saurait être encore revenu de Melbourne ?

— Ah ! vous savez cela ? dit Burley ; en effet, il n'est pas de retour encore, mais je le remplace ici. Entrez donc à la maison ; vous serez bien reçue, miss Owens, et aussi miss Brissot... Une charmante créature, sur ma foi !

Cette invitation, faite d'un ton railleur et familier, n'était pas de nature à calmer les appréhensions secrètes des deux jeunes filles.

— Je vous remercie, monsieur Burley, répondit Rachel, mais notre intention n'est pas de nous arrêter chez vous. La nuit est claire et nous désirons partir sur-le-champ pour Dorling où notre retard cause sans doute de vives alarmes à nos familles. Mais pouvez-vous me dire ce qu'est devenu mon domestique John ?

— Eh ! où serait-il, sinon à la station ? fallait-il laisser ce pauvre homme exposé au grand soleil ? Vous le trouverez à la maison, avec un verre de grog devant lui et une pipe de tabac... c'est de la bonne hospitalité anglaise. Quant au cheval, la malheureuse bête n'avait ici que de maigres touffes de gazon insuffisantes pour lui remplir la panse et je l'ai conduit dans le *run* où l'on trouve encore quelques herbages... venez donc ; vous verrez John et puis vous partirez, si vous en avez à fantaisie.

Clara et Rachel demeurèrent immobiles.

— Il est inutile que nous allions jusque-là, répliqua miss Owens ; je vous prie seulement de prévenir le domestique que nous l'attendons.

Burley fronça le sourcil.

— Ah ça ! mes jolies miss, vous défieriez-vous de moi, par hasard ?

— Non, non, monsieur, dit Clara avec effort ; mais nous sommes cruellement fatiguées ; nous aimons mieux attendre John à cette place, en compagnie de ces pauvres noirs dont nous avons éprouvé la fidélité et le dévouement.

— Ces noirs ! répéta Burley qui seulement alors parut s'apercevoir de la présence des Australiens ; que diable font-ils si près de moi ? Allons ! que l'on détale au plus vite, ajouta-t-il en se tournant vers eux et en faisant claquer son immense fouet ; on doit pourtant bien savoir de quel bois je me chauffe !

A vrai dire, Tête-de-Crin et sa famille s'attendaient, depuis longtemps à cette terminaison de l'entrevue, et ils s'étaient tenus à une distance respectueuse des interlocuteurs. Aussi, à la première démonstration menaçante de Burley, se mirent-ils à fuir en désordre

vers le bois. On les entendait dire en courant, comme pour reprocher aux jeunes filles ce cruel salaire de leurs services :

— Ah ! Clara ! Rachel ! ah ! méchants blancs, méchants ! ”

Rachel et Clara les rappelaient pourtant à grands cris ; mais terrifiés par les claquements du formidable stockwip, ils continuaient de fuir et disparurent bientôt dans les ténèbres.

— A la bonne heure, reprit Burley avec une gaieté féroce ; ces coquins me connaissent et je n'ai pas besoin de longs discours pour me faire comprendre... Ah çà ! mes chères petites ladies, vous allez maintenant venir avec moi ?

— Nous ne vous suivrons pas, répliqua résolument miss Owens ; votre conduite est indigne et je compte m'en plaindre à M. Walker.

— Oui, oui, nous nous en plaindrons, ” répéta Clara enhardie par la fermeté de sa compagne.

Burley haussa les épaules.

— Soit, dit-il en riant ; M. Walker et moi nous causerons à ce sujet, si jamais nous nous rencontrons... En attendant, vous allez prendre le chemin de la station.

— Quoi donc ! monsieur, dit Rachel avec dignité, prétendriez-vous user de violence ?

— Ne vous y fiez pas ; vous pourriez vous apercevoir que vous n'êtes pas ici dans un salon de Melbourne, en compagnie de beaux gentlemen nouvellement débarqués du vieux pays.”

Les deux amies eurent simultanément la même pensée ; c'était de fuir à leur tour et de gagner le Maaly-Scrub où elles eussent trouvé une retraite assurée. Par malheur, elles sentaient que leurs pieds endoloris refuseraient de les porter jusque-là et qu'elles ne pourraient faire dix pas sans être rejointes par Burley. Comme elles hésitaient, il reprit durement :

— Eh bien ! allez-vous enfin vous décider ? On a besoin de vous à la station ; il faut que vous y veniez sur-le-champ, entendez-vous ? ”

Et il s'approchait pour les saisir par le bras ; Clara fit un geste de dégoût :

— Ne nous touchez pas, s'écria-t-elle, nous allons vous suivre.”

Miss Owens n'eût pas cédé si facilement aux injonctions du squatter ; mais que faire, quand la fuite et la résistance étaient également impossibles ?

— J'y consens, répliqua-t-elle ; aussi bien mon père et M. Denison, le juge de Dorling, sauraient punir sévèrement tout mauvais procédé à notre égard... Nous allons donc rejoindre John et savoir pourquoi il a transgressé mes ordres.

— A la bonne heure, reprit Burley ; vous voilà enfin devenues raisonnables... Eh bien ! passez devant moi mes gentilles ladies ; on ne vous fera aucun mal si vous vous montrez bien sages, je vous le promets.”

Les deux amies se dirigèrent donc vers l'habitation, en se serrant l'une contre l'autre.

Or, tandis qu'elles cédaient ainsi à la force brutale, elles ne remarquèrent pas que tous les noirs de la tribu de Tête-de-Crin n'avaient pas fui devant Burley. Nez-Perçé, au lieu de regagner le Maaly-Scrub comme les autres, s'était caché dans un buisson : de là, il suivait des yeux les pauvres prisonnières. Dès qu'elles se furent éloignées, il se mit à ramper pour s'approcher à son tour de la station. Sans qu'elles se doutassent de cette sympathie impuissante.

Tout en marchant, elles éprouvaient les plus cruelles appréhensions. Elles n'osaient se les communiquer de peur de se décourager mutuellement, quand survint un nouveau motif d'alarmes. Un homme, qui semblait être sorti de l'habitation voisine, se tenait immobile au bord du chemin. Comme elles passaient devant lui, il les regarda l'une et l'autre avec une telle fixité qu'elles s'arrêtèrent frappées d'effroi. L'inconnu ne daigna pas y prendre garde et dit au berger en langue étrangère :

— Caramba ! monsieur Burley, vous avez donc enfin rattrapé ces jolis oiseaux des bois ? Je commençais à craindre qu'ils se fussent envolés tout de bon, ce qui n'eût certes pas diminué nos embarras actuels.

— Bah ! señor, répliqua le squatter dans un jargon

assez peu intelligible, je vous disais bien qu'ils étaient attachés par la patte et que nous parviendrions à les mettre en cage ! ”

Puis, s'apercevant que Clara et Rachel avaient fait halte, il leur dit en anglais :

— Eh bien ! qu'attendez-vous, mes jeunes dames ? Avancez donc... Ce gentleman est mon ami.”

Elles obéirent machinalement et l'inconnu marcha derrière elles avec le squatter.

— Vous êtes sûr, monsieur Burley, demanda-t-il en employant la langue espagnole dont il s'était servi déjà, que ces deux señoritas sont bien, l'une la fille de M. Owens, le chef arpenteur de Dorling l'autre la fille unique de Brissot, mon ancien maître, et la préférée, presque la fiancée du juge Richard Denison ?

— Si j'en suis sûr, monsieur Fernandez ? vous n'avez donc pas entendu le domestique noir faire sonner leurs noms et vanter le crédit de leurs familles ? D'ailleurs, je les connais parfaitement l'une et l'autre ; elles sont venues ici il n'y a pas quinze jours, en compagnie de Mme Brissot, de M. Owens et du juge lui-même ; il n'y a pas d'erreur possible, je vous le garantis.

— En ce cas-là, reprit don Fernandez (car c'était c'était bien l'ancien employé du store de B***), nous parviendrons peut-être à nous tirer du mauvais pas où nous nous sommes engagés.”

Les prisonnières ne pouvaient comprendre cette conversation, mais elles sentaient qu'elles venaient de tomber dans un piège, et les manières, les regards sombres de leurs persécuteurs les confirmaient dans l'opinion que l'on avait contre elles de mauvais desseins. Cependant Clara avait été frappée de ce nom de Fernandez qu'elle savait être celui d'un employé de son père. Bien qu'elle n'eût jamais vu la personne qui le portait, elle se promettait d'invoquer à tout hasard sa protection et elle cherchait l'occasion de lui parler en particulier, lorsqu'on atteignit enfin la station Walker.

Cette station se composait, comme nous le savons, de trois ou quatre huttes de bois, construites sous un bouquet de beaux eucalyptus. La principale de ces huttes était réservée à l'usage du maître ; les autres servaient de magasins ou étaient occupées par les gens de service. Dans l'espèce de cour formée par les bâtiments, les deux amies aperçurent tout d'abord leur char à bancs ; quant au cheval, il avait sans doute été placé dans un enclos voisin où plusieurs de ces animaux brouaient encore l'herbe jaunée, malgré l'heure avancée.

Un grand bruit venait de la hutte principale et par l'étroite fenêtre, par les fentes de la porte filtrait une vive lumière qui se reflétait sur les objets environnants. Burley ayant poussé brusquement la porte, introduisit Rachel et Clara dans une salle basse où se trouvait déjà une nombreuse compagnie.

Cette pièce, qui n'était pourtant pas très grande, formait, avec une chambre située au fond et plus exigüe encore, le logement habituel de M. Walker. Le plancher consistait en terre battue, peinte d'ocre jaune, et le toit était en écorce d'arbres. Les murs en bois avaient pour tentures des nattes de Chine et de la Nouvelle-Zélande. Quelques meubles européens assez confortables témoignaient de l'aisance du propriétaire, ainsi que des armes, des ustensiles de chasse et de pêche, suspendus aux murailles et même au toit de la cabane.

On avait allumé dans cette salle un grand nombre de bougies ; un feu énorme, devant lequel rôtissait un mouton presque entier, brillait dans la cheminée. Six hommes, de costumes et d'âges différents, mais tous de fort mauvaise mine et vêtus d'habillements délabrés, étaient installés autour d'une table, fumant des cigares ou des cigarettes et buvant du grog. Du reste, l'habitation paraissait être au pillage : toutes les provisions du colon absent avaient été tirées de leurs cachettes et les hôtes actuels de la station en usaient sans ménagement. La fumée du tabac, les âcres aromes des liqueurs fortes, ceux de la graisse qui rejaillissait dans l'âtre avaient tellement vicié l'air que des personnes moins délicates que Rachel et Clara eussent reculé de dégoût.

Aussi, à peine eurent-elles franchi le seuil de la porte, qu'elles s'arrêtèrent ; éblouies, terrifiées, elles étaient prises d'une sorte de vertige et ne songeaient même pas à éviter les regards effrontés qui, de tous les points de la salle, étaient braqués sur elles. Les assistants se mirent à interpeller Fernandez et Burley en espagnol et ces voix rauques, avinées, discordantes s'élevant à la fois, augmentaient encore l'ahurissement des pauvres prisonnières.

Enfin, un grand gaillard à barbe noire, qui, drapé dans ses haillons, occupait le *rocking-chair* (chaise à bascule) du maître du logis, imposa silence aux autres sur lesquels il semblait avoir une sorte d'autorité. Tout en roulant son *papelito*, il dit à Fernandez :

— Une excellente capture, par saint Jacques de Galice ! Mais laquelle de ces deux señoritas est la fille de l'arpenteur ?

— Demandez à Burley, Guzman, répondit Fernandez ; quant à moi, je vois l'une et l'autre pour la première fois.”

Burley désigna miss Owens.

— Ainsi donc, reprit Guzman en regardant fixement la pauvre Clara, l'autre est la fille de Brissot ? Il suffit ; tant qu'elle restera en notre compagnie, je m'en charge de veiller sur elle. J'ai un ancien compte à régler avec son père depuis qu'il a tué notre brave Alvarez, qui avait si bien mené l'affaire du tonneau de poudre. Pauvre Alvarez ! il méritait mieux que cela.

— Je vous ai dit déjà, Guzman, répliqua Fernandez, que ce n'était pas Brissot qui avait tué Alvarez, mais l'autre Français, Martigny, celui que vous appelez l'homme au diamant ; et quant à moi, je trouve que Martigny a bien fait ; peu m'importe qui m'entende ! N'était-ce pas une infamie de tenter un pareil coup quand j'étais dans le store, moi votre ami, sans me prévenir du danger, sans me donner les moyens de me mettre en sûreté ?

— Bah ! vous ne pouviez pas vous décider alors à être des nôtres, dit Guzman d'un ton railleur, et l'aventure du pauvre Alvarez a eu du moins cet avantage qu'en voyant de quoi nous étions capables, vous avez pris le parti de venir à nous sans réserve... Par malheur, tout a manqué, tout a tourné mal, et cette vengeance, ces grandes richesses sur lesquelles nous étions en droit de compter... Enfin, ajouta-t-il en allumant sa cigarette et en se balançant nonchalamment dans sa chaise à bascule, voilà que la chance paraît nous revenir un peu, et je donnerai un beau cierge à Notre-Dame d'Atocha, quand je me retrouverai en pays chrétien, pour la remercier de nous avoir envoyé si à propos ces señoritas ! ”

On voit en quelles mains Rachel et Clara étaient tombées. Les envahisseurs de Walker-station faisaient partie en effet des mineurs révoltés qui venaient d'être battus à B***, après s'être rendus coupables des plus horribles excès, et ce groupe se composait particulièrement des ennemis acharnés de Brissot et de Martigny. Obligés de fuir devant les forces supérieures que l'autorité était parvenue à réunir aux placers, ils s'étaient arrêtés sur la limite du Maaly-Scrub, prêts à se jeter dans le désert s'ils se voyaient trop chaudement poursuivis. En approchant de la station, ils avaient rencontré John qui attendait ses maîtresses au bord du ruisseau, et avaient appris de lui la présence des deux jeunes filles dans le voisinage. Aussitôt ils avaient conçu le projet de s'emparer d'elles, et nous avons vu comment ils y étaient parvenus ; nous saurons plus tard quel parti ils comptaient tirer de cette capture.

Heureusement, les prisonnières ne pouvaient soupçonner au milieu de quels scélérats elles se trouvaient. Les haillons et les mines rébarbatives de ces gens ne leurs inspiraient pas trop d'effroi, la négligence dans la mise et la grossièreté des manières étant chose commune dans le pays. Aussi, la première impression passée, commencèrent-elles à reprendre leurs esprits, et Rachel, promenant autour d'elle un regard ferme, demanda fièrement en anglais :

ELIE BERTHET

(A suivre)